

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MADAME
DE GRAFIGNY.

CUVRES

COMPTES



DE MADAME

DE GRATIGNY.

246 d. 21

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MADAME
DE GRAFIGNY.

TOME SECOND.



A LONDRES.

1788.

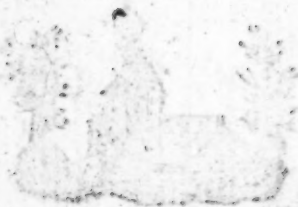
COUVRES

COMPLÉMENTS

DE MADAME

DE CRATICHNY

TOME SECOND



P

De

d'

en

se

Q

nui

rés

ins

7



LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE.

LETTRE XXV.

*Déterville instruit Zilia sur le sort
d'Aza, qu'elle veut aller trouver
en Espagne. Déterville, au dé-
sespoir, consent à ses desirs.*

Que la prudence est quelquefois
nuisible, mon cher Aza ! J'ai
résisté long-tems aux pressantes
instances que Déterville m'a fait

faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin , moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline , je me suis laissée conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoissable , je suis restée interdite ; je me repentois déjà de ma démarche ; j'attendois , en tremblant , les reproches qu'il me paroisoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaisir ?

Pardonnez-moi , Zilia , m'a-t-il dit , la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir , si je ne vous apportois

autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais ? Et sans me donner le tems de répondre : voici, continua-t-il, une lettre de ce parent, dont on vous a parlé. En vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens quel est l'excès de mon amour ; et tout de suite il me fit la lecture de cette lettre. Ah ! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la Cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré !

4 L E T T R E S

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier. Je ne pouvois en arracher les miens; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Détéville pour lui dire tout ce que la reconnoissance m'inspiroit; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ses peines; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

D'UNE PÉRUVIENNE. 5

Eh bien, Zilia, me dit-il, après avoir cessé de lire, j'ai tenu ma parole : vous êtes instruite du sort d'Aza ; si ce n'est point assez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte, il n'est rien que vous ne soyiez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit et me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse ; je craignois d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchois des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur, sans offenser

la sensibilité du sien ; je ne les trouvois pas , il falloit parler.

Mon bonheur , lui dis-je , ne sera jamais sans mélange , puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre et celle de Céline ; je voudrois ne vous point quitter , admirer sans cesse vos vertus , payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnaissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si chères, j'emporterai des regrets éternels. Mais. . . . Quoi ! Zilia , s'écria-t-il , vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette fu-

D'UNE PÉRUVIENNE.

nestre résolution ; je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurois préparé moi-même ; mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir. Non, vous ne partirez point, continuait-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous , lui dis-je , effrayée de sa résolution , c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié , ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui feroit l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laissez-moi chérir votre nom , le porter au bout du monde , et le faire révéler à des peuples adoreurs de la vertu.

Je ne sais comment je prononçai

D'UNE PÉRUUVIENNE. 9

ces paroles ; mais Détérville , fixant ses yeux sur moi , sëmbloit ne me point regarder ; renfermé en lui-même , il demeura long-tems dans une profonde méditation ; de mon côté je n'osois l'interrompre ; nous observions un égal silence , quand il reprit la parole et me dit avec une espede de tranquillité : Oui , Zilia , je reconnois , je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang-froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez , vous serez obéie. Quel sacrifice , ô ciel ! Mes tristes jours s'écouleront , finiront sans vous voir. Au moins si la mort. . . N'en parlons plus , ajouta-t-il en s'interrompant , ma foiblesse me

trahiroit : donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même , je reviendrai vous voir ; il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour notre voyage. Adieu Zilia. Puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même tems il sortit.

Je te l'avoue , mon cher Aza , quoique Dêterville me soit cher , quoique je fusse pénétrée de sa douleur , j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité , pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux , après tant de peines , de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens.

D'UNE PÉRUVIENNE. FI

Je ne t'écrivis point , une lettre
étoit trop peu pour mon cœur,
elle m'auroit rappelé ton absence.
Je te voyois , je te parlois , cher
Aza ? Que manqueroit-il à mon
bonheur , si tu avois joint à la
précieuse lettre que j'ai reçue ,
quelques gages de ta tendresse ?
Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On
t'a parlé de moi , tu es instruit
de mon sort , et rien ne me parle
de ton amour. Mais puis-je douter
de ton cœur ? Le mien m'en ré-
pond. Tu m'aimes , ta joie est égale
à la mienne , tu brûles des mêmes
feux , la même impatience te dé-
vore , que la crainte s'éloigne de
mon ame , que la joie y domine
sans mélange. Cependant tu as

embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse , comme celle de France voudroit que je renonçasse à la tienne ? Non , tu l'aurois rejetée.

Quoi qu'il en soit , mon cœur est sous tes loix ; soumise à tes lumières , j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ? Bientôt réunie à mon bien , à mon être , à mon tout , je ne penserai plus que par toi , je ne vivrai plus que pour t'aimer.



LETTRE XXVI.

Zilia déterminée par les raisons de Déterville , se résout à attendre Aza.

C'EST ici , mon cher Aza , que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avoit assignée ; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage , de te prévenir , de courir au-devant de tes pas , je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant

d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait laissé généreusement le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre; le tems est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être, avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends; et ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Détérville donnoit des piéces d'argent et quelquefois

d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtons. J'ai voulu savoir si c'étoit par obligation, ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos (1). Hélas! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé; il faudroit le recevoir des mains de Détérville. Mais pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque

(1) Les Incas avoient établi sur les chemins de grandes maisons où l'on recevoit les voyageurs sans aucuns frais.

jusqu'à l'ignominie ? Je ne le puis ; mon cher Aza ; cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement , n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir , avec une générosité qui me pénètre de reconnoissance et d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés , pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage , de voir les apprêts de mon bonheur , de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de

te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisir que je n'y avois pas aperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissent d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ ! me deviennent intéressantes et agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols dont la seule idée me saisit d'horreur ; je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre

côté, Déterville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de France ? Il te plaira, mon cher Aza : quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agré-mens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer, et confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume ; tes vertus et tes sentimens ne seront estimés que de Dé-

terville et de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds et mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverois des interprètes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet , il faut que je te quitte ; adieu , cher espoir de ma vie : je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres , je te les garderai.

Comment supporterois - je la longueur de ton voyage , si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie , de mes transports , de mon bonheur ?



L E T T R E XXVII.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia , et à quelle occasion. Noble fierté de Zilia , qui refuse les présens que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia.

DEPUIS que je sais mes lettres en chemin , mon cher Aza , je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir , je vois tes transports , je les partage , mon ame ne re-

çoit de toute part que des idées agréables, et pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont sa mere l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours, son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, et je lui en ai autant d'obligation que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix , par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes , d'habits , de bijoux de toutes especes ; elle est accourue dans ma chambre , m'a emmenée dans la sienne ; et après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens , elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention , et d'un air empressé elle commandoit déjà à nos Chinas de le porter chez moi , quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances

n'ont d'abord servi qu'à la divertir ; mais voyant que son obstination augmentoit avec mes refus , je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi , lui ai-je dit , les yeux baignés de larmes , pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis ? Je vous dois la vie et tout ce que j'ai ; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que selon vos loix ; quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent , la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin , pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance , ajoutai-je d'un ton

plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne : vous m'avez appris à penser autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie , plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches , m'a répondu d'un ton d'amitié : nous sommes bien éloignés mon frere et moi , ma chere Zilia , de vouloir blesser votre délicatesse ; il nous siéroit mal de faire les magnifiques avec vous , vous le connoîtrez dans peu ; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les
présens

présens d'un frere généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance ; l'usage , dans le cas où je suis , m'autorisoit à vous les offrir ; mais puisque vous en êtes offensée , je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc , lui ai-je dit ? Oui , m'a-t-elle répondu en souriant , mais permettez-moi d'en écrire un mot à Dêterville.

Je l'ai laissé faire , et la gaîté s'est rétablie entre nous : nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail , jusqu'au tems où on l'a demandée au parler : elle vouloit m'y mener ; mais , mon cher Aza , est-il pour moi quelques amusemens compa-

rables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres , j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse , pour demeurer dans la sienne , quand elle sera mariée ; mais si j'en suis crue....

Aza , mon cher Aza , par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue ? Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur ; je n'y comptois plus , je n'y pensois même pas. J'en suis environnée , je les vois , je les touche , et j'en crois à peine mes yeux et mes mains. Au moment où je t'écrivois,

je vis entrer Céline suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoit ; ils les posèrent à terre et se retirèrent. Je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déjà en secret , lorsque Céline me dit en me présentant des clefs : Ouvrez, Zilia , ouvrez sans vous effaroucher ; c'est de la part d'Aza. Je le crus. A ton nom est-il rien qui puisse arrêter mon empressement ? J'ouvris avec précipitation , et ma surprise confirma mon erreur , en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du temple du Soleil.

Un sentiment confus , mêlé de

tristesse et de joie , de plaisir et de regret , remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels ; je les couvris de respectueux baisers , je les arrosai de mes larmes , je ne pouvois m'en arracher , j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon ivresse , en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur , je la crus de toi , mes transports redoublerent ; mais quoique je la déchiffrasse avec peine , je connus bientôt qu'elle étoit de Détéville.

Il me sera plus aisé , mon cher

Aza , de te le copier , que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

« Ces trésors sont à vous , belle
 » Zilia , puisque je les ai trouvés
 » sur le vaisseau qui vous portoit.
 » Quelques discussions arrivées
 » entre les gens de l'équipage ,
 » m'ont empêché jusqu'ici d'en
 » disposer librement. Je voulois
 » vous les présenter moi-même ,
 » mais les inquiétudes que vous
 » avez témoignées ce matin à ma
 » sœur , ne me laissent plus le
 » choix du moment. Je ne saurois
 » trop tôt dissiper vos craintes ;
 » je préférerai toute ma vie votre
 » satisfaction à la mienne ».

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase, que le hasard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même, mon cœur l'a reconnu, que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du Aca (1) préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés : je voulois les leur faire reprendre

(1) Boisson des Indiens.

pour les renvoyer à Détéville ; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste , Zilia , me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frere , vous que l'offre d'une bagatelle offense ! Rappelez votre équité , si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eut dans mon action plus d'orgueil et de vengeance que de générosité. Que les vices sont près des vertus ! J'avouai ma faute ; j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer , pour n'y pas chercher

de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide ; ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n'en avez aucun besoin , ma priere ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlois , je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent , que je remplis de coquillages , de poissons et de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues (1) par tes ancêtres , et une petite statue (2) qui représentoit une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre , un lion et d'autres animaux courageux , et je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc , me dit-elle en souriant ; sans une lettre de votre part , les présens seroient mal reçus.

(1) Les Incas faisoient déposer dans le temple du Soleil les idoles des peuples qu'ils soumettoient , après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes , puisque l'Inca Huyana consulta l'idole de Rimace. *Histoire des Incas* , tom. 1 , page 350.

(2) Les Incas ornoient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur , et même de gigantesques.

J'étois trop satisfaite pour rien refuser ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoissance , et lorsque Céline fut sortie , je distribuai de petits présens à sa China et à la mienne : j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix , mon cher Aza , tout ce qui vient de toi , tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir , n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (1) que l'on conservoit dans le temple pour le jour des visites du Capa-Inca,

(1) Les Incas ne s'asseyoient que sur des sièges d'or massif.

ton auguste pere , placée d'un côté de ma chambre en forme de trône , me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil , que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols , suspendue au-dessus , excite ma vénération ; je me prosterne devant elle , mon esprit l'adore , et mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avois jurée , placés aux deux côtés du trône , me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs (1) , des oiseaux ré-

(1) On a déjà dit que les jardins du temple

pandus avec symmétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

et ceux des maisons royales étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitoient jusqu'à l'herbe appelée *mays*, dont ils faisoient des champs tout entiers;



LETTRE XXVIII.

Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'a jetée le spectacle de nos jardins , jets d'eau , &c.

JE n'ai pu résister , mon cher Aza , aux instances de Céline ; il a fallu la suivre , et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne , où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! A peine ai-je eu le tems de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient si chère , que j'ai été forcée de

les abandonner ; et pour combien de tems ? Je l'ignore.

La joie et les plaisirs, dont tout le monde paroît être enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi : cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, et si propres à me distraire ; et avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles, sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissoit à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions : mais jusqu'ici je n'ai trouvé

personne qui en eût la complaisance ; et je ne suis gueres moins embarrassée que je ne l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est si brillante , si chargée d'ornemens inutiles : les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent , que mon attention à les écouter , m'empêche de les voir , et celle que j'emploie à les regarder , m'empêche de les entendre. Je reste dans une espece de stupidité qui fourniroit sans doute beaucoup à leur plaisanterie , s'ils avoient le loisir de s'en appercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes , que mon étonnement leur échappe. Il n'est

que trop fondé, mon cher Aza ;
je vois ici des projets dont les
ressorts sont impénétrables à mon
imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté
de cette maison , presque aussi
grande qu'une ville ; ornée comme
un temple , et remplie d'un grand
nombre de bagatelles agréables ,
dont je vois faire si peu d'usage
que je ne puis me défendre de
penser que les François ont choisi
le superflu pour l'objet de leur
culte : on lui consacre les arts , qui
sont ici tant au dessus de la na-
ture : ils semblent ne vouloir que
l'imiter , ils la surpassent ; et la
manière dont ils font usage de ses
productions paroît souvent supé-

rière à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, et presque dans un point de vue, les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre, et les élémens soumis semblent n'apporter d'obstacles à leurs entreprises, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessités apparentes, que celles d'obéir aux arts, et d'orner l'idole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de

suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu, renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit; tantôt dessinant un vaste tableau de lumière sur un ciel obscurci par l'absence du Soleil, et tantôt nous montrant cet Astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante, enfin dans

un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art, mon cher Aza? quels hommes! quel génie! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse: je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.



L E T T R E XXIX.

Zilia moralise sur la vanité, la frivolité et la politesse des François.

C E n'est pas sans un véritable regret , mon cher Aza , que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à estimer cette nation charmante ; mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin apaisé, j'ai pu faire des questions ; on m'a répondu ; il n'en faut pas davantage ici pour être instruite au-delà même de ce qu'on veut savoir.

C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance, que les François dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse, ni pénétration pour démêler que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des François, est celle de paroître opulens. Le génie, les arts, et peut-être

les sciences , tout se rapporte au faste ; tout concourt à la ruine des fortunes , et comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour en multiplier les objets , je sais d'eux-mêmes , qu'au mépris des biens solides et agréables que la France produit en abondance , ils tirent à grands frais , de toutes les parties du monde , les meubles fragiles et sans usage , qui font l'ornement de leurs maisons ; les parures éblouissantes dont ils sont couverts ; jusqu'aux mets et aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être , mon cher Aza , ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités , si

Les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût; que ce qui leur resteroit après avoir établi leurs maisons sur une naissance honnête.

Nos loix, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu; aussi n'est-ce que celui qui naît du dérèglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir, sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paroît un crime; en un mot, c'est celui dont les

François sont idolâtres , et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur , sans manquer aux devoirs du nécessaire. Les Grands ont voulu les imiter , mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine ! Quel embarras ! Quel travail pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de Seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie , de finesse et de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités , que leurs ancêtres n'ont employé de prudence,

prudence, de valeur et de talens
utiles à l'état pour illustrer leur
propre nom. Et ne crois pas que
je t'en impose, mon cher Aza,
j'entends tous les jours avec in-
dignation des jeunes gens se dis-
puter entr'eux la gloire d'avoir
mis le plus de subtilité et d'a-
dresse dans les manœuvres qu'ils
emploient, pour tirer les super-
fluités, dont ils se parent, des
mains de ceux qui ne travaillent
que pour ne pas manquer du né-
cessaire.

Quels mépris de tels hommes
ne m'inspireroient-ils pas pour
toute la nation, si je ne savois
pourtant que les François pêchent
plus communément faute d'avoir

une idée juste des choses , que
faute de droiture : leur légèreté
exclut presque toujours le raison-
nement. Parmi eux rien n'est
grave , rien n'a de poids ; peut-
être aucun n'a jamais réfléchi sur
les conséquences déshonorantes de
sa conduite. Il faut paroître riche,
c'est une mode , une habitude :
on la suit ; un inconvénient se
présente , on le surmonte par une
injustice ; on ne croit que triom-
pher d'une difficulté ; mais l'illu-
sion va plus loin.

Dans la plupart des maisons,
l'indigence et le superflu ne sont
séparés que par un appartement.
L'un et l'autre partagent les occu-
pations de la journée , mais d'une

D'UNE PÉRUVIENNE. 51

maniere bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de les concilier avec la fausse opulence. Le chagrin et l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux : on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent

leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaîment à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures et d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plutôt qu'à leur naissance. Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotoient leurs filles et ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, et tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami ou d'un malheureux.

D'UNE PÉRUUVIENNE. 33

Te le dirai-je, mon cher Azà? malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentait les mœurs de ces tems reculés, elles me plaisoient tellement, j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que, me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance, comme si j'eusse dû, à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens. Mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur; et je n'ai trouvé autour de moi que les François insensés de ce tems-ci,

qui font gloire du dérèglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles , n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entr'eux, qui gémissent de cette dépravation , m'ont assuré qu'autrefois , ainsi que parmi nous, l'honnêteté étoit dans l'ame et l'humanité dans le cœur : cela peut être ; mais à présent , ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment. Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons , un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable , pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé , à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin , ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour , on n'éprouve point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme , de n'y mettre aucun intérêt ; et ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement , on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurois honte de m'en rapporter quelqu'un , s'il ne

falloit tout savoir d'une nation si
 singuliere. On manqueroit d'é-
 gards pour ses supérieurs, et même
 pour ses égaux, si après l'heure du
 repas que l'on vient de prendre
 familièrement avec eux, on satis-
 faisoit aux besoins d'une soif pres-
 sante, sans avoir demandé autant
 d'excuses que de permissions. On
 ne doit pas non plus laisser tou-
 cher son habit à celui d'une per-
 sonne considérable; et ce seroit
 lui manquer que de la regarder
 attentivement; mais ce seroit bien
 pis si on manquoit à la voir. Il me
 faudroit plus d'intelligence et plus
 de mémoire que je n'en ai pour te
 rapporter toutes les frivolités que
 l'on donne et que l'on reçoit pour

les marques de considération ,
qui veut presque dire de l'estime.
* A l'égard de l'abondance des
paroles , tu entendras un jour ,
mon cher Aza , que l'exagération ,
aussi-tôt désavouée que pronon-
cée , est le fonds inépuisable de
la conversation des François. Ils
manquent rarement d'ajouter un
compliment superflu à celui qui
l'étoit déjà , dans l'intention de
persuader qu'ils n'en font point.
C'est avec des flatteries outrées
qu'ils protestent de la sincérité
des louanges qu'ils prodiguent ,
et ils appuient leurs protestations
d'amour et d'amitié de tant de
termes inutiles , que l'on n'y re-
connoît point le sentiment.

O mon cher Aza, que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions doivent leur paroître insipide ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots, et à déplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent, par la subtilité des pensées, souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité, sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres : " Que l'esprit du beau monde consiste à dire

agréablement des riens , à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si on ne le fait excuser par les grâces du discours; à voiler enfin la raison, quand on est obligé de la produire (1) ».

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux que le bon sens et la raison , qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit , sont méprisés ici , comme tout ce qui est utile ? Enfin , mon cher Aza , sois assuré que le superflu domine si souverainement en France , que qui n'a qu'une for-

(1) Considérations sur les mœurs du siècle , par M. Duclos.

tune honnête est pauvre , qui n'a
que des vertus est plat , et qui
n'a que du bon sens est sot.

L E T T R E X X X.

*Zilia se plaint à Aza de ce que
Déterville évite de se remontrer
auprès d'elle. Motif de sa tris-
tesse à ce sujet.*

LE penchant des François les
porte si naturellement aux ex-
trêmes , mon cher Aza , que Dé-
terville , quoiqu'exempt de la
plus grande partie des défauts de
sa nation , participe néanmoins à
celui-là. Non content de tenir
la promesse qu'il m'a faite de ne

D'UNE PÉRUVIENNE. 61

plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se remontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse et fort gaie, la tristesse regne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger sur la

lettre qu'il a écrite en Espagne, et savoir si elle peut être arrivée à présent. Je voudrois avoir une idée juste du tems de ton départ, de celui que tu emploîras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur.

Une espérance fondée est un bien réel ; mais, mon cher Aza, elle est bien plus chere, quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie, ne m'affecte ; ils sont trop bruyans pour mon ame ; je ne jouis plus de l'entretien de Céline. Toute occupée de son nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié.

D'UNE PÉRUVIENNE. 63

Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité ; et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi , souvent seule au milieu du monde , je n'ai d'amusemens que mes pensées : elles sont toutes à toi , cher ami de mon cœur ; tu seras à jamais le seul confident de mon ame , de mes plaisirs et de mes peines.



L E T T R E XXXI.

Rencontre imprévue de Zilia et de Détéville. Leur entretien. Alarmes et soupçons de Zilia sur la fidélité d'Aza, dont elle a appris le changement de religion.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Détéville. Hélas! il ne m'a que trop parlé; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui

que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire, jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux; tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensévelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de

moi , avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas , Zilia ; me dit-il ; c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds , je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte , je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue , j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous : mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche ; par pitié pour moi je me suis approché , j'ai vu couler vos larmes , je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant si vous m'ordonnez de vous fuir , je vous obéirai. Le pourrez-vous , Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non , lui dis-je ; au contraire , asseyez-

D'UNE PÉRUUVIENNE. 67

vous, je suis bien-aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits. . . . N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, en l'interrompant à mon tour; pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnoissance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du temple où j'ai été enlevée. Peut-être, en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit; je veux. . . Hélas! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux! Compagnè

de l'indifférence , elle ne s'allie
que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ? m'écriai-je : ah , Détérville , combien j'aurois de reproches à vous faire , si vous n'étiez pas tant à plaindre ! bien loin de vous haïr , dès le premier moment où je vous ai vu , j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur et votre bonté me firent desirer dès lors de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractère , je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne , et sans parler des extrêmes obligations que je vous ai ,

puisque ma reconnoissance vous
blesse, comment aurois-je pu me
défendre des sentimens qui vous
sont dûs ?

Je n'ai trouvé que vos vertus
dignes de la simplicité des nôtres.
Un fils du Soleil s'honoreroit de
vos sentimens ; votre raison est
presque celle de la nature ; com-
bien de motifs pour vous chérir !
Jusqu'à la noblesse de votre figure,
tout me plaît en vous ; l'amitié a
des yeux aussi-bien que l'amour.
Autrefois après un moment d'ab-
sence, je ne vous voyois pas re-
venir, sans qu'une sorte de sé-
rénité ne se répandît dans mon
cœur ; pourquoi avez-vous changé

ces innocens plaisirs en peines et en contraintes ?

Votre raison ne paroît plus qu'avec effort , j'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez , gênent l'expression des miens ; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié , si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos yeux embarrassent les miens ; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame ; je n'y trouve plus qu'une morne

douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah ! Dériville, que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chère Zilia, s'écria-t-il, en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés et votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur ; faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pour-

rai-je ? Oui , lui dis-je , cet effort est digne de vous , de votre cœur. Cette action juste vous élève au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre , reprit-il dououreusement ? n'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant ; j'irai loin de vous adorer votre idée ; elle fera la nourriture amère de mon cœur : je vous aimerai , et je ne vous verrai plus ! Ah ! da moins , ne m'oubliez pas....

Les sanglots étouffèrent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même. Aussi touchée de sa générosité que de sa douleur , je pris une de ses mains ,
que

que je serrai dans les miennes ;
 non, lui dis-je, vous ne partirez
 point. Laissez-moi, mon ami,
 contentez-vous des sentimens que
 j'aurai toute ma vie pour vous ;
 je vous aime presque autant que
 j'aime Aza ; mais je ne puis jamais
 vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia, s'écria-t-il avec
 transport, accompagnerez-vous
 toujours vos bontés des coups
 les plus sensibles ? Un mortel poi-
 son détruira-t-il sans cesse le
 charme que vous répandez sur vos
 paroles ? que je suis insensé de me
 livrer à leur douceur ! dans quel
 honteux abaissement je me plonge !
 L'en est fait, je me rends à moi-
 même, ajouta-t-il d'un ton ferme ;

adieu , vous verrez bientôt Aza.
Puisse - t - il ne pas vous faire
éprouver les tourmens qui me dé-
vorent , puisse-t-il être tel que vous
le desirez , et digne de votre cœur.

Quelles alarmes , mon cher Aza ,
l'air dont il prononça ces der-
nieres paroles ne jeta-t-il pas dans
mon ame ! Je ne pus me défendre
des soupçons qui se présenterent
en foule à mon esprit. Je ne doutai
pas que Détérville ne fût mieux
instruit qu'il ne vouloit le pa-
roître , qu'il ne m'eût caché quel-
ques lettres qu'il pouvoit avoir
reçues d'Espagne , enfin , oserai-je
le prononcer , que tu ne fusses
infidele.

Je lui demandai la vérité avec

les dernières instances : tout ce que je pus tirer de lui ne fut que des conjectures vagues , aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu'il fit sur l'inconstance des hommes , sur les dangers de l'absence , et sur la légèreté avec laquelle tu avois changé de religion , jeterent quelque trouble dans mon ame.

Pour la première fois , ma tendresse me devint un sentiment pénible ; pour la première fois , je craignis de perdre ton cœur. Aza , s'il étoit vrai ; si tu ne m'aimois plus. . . Ah ! que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur. Non , je serois

seule coupable , si je m'arrêtois un moment à cette pensée , indigne de ma candeur , de ta vertu , de ta constance. Non , c'est le désespoir qui a suggéré à Dêterville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devoient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisoit parler ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut , mon cher Aza : mon chagrin se tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement ; il me quitta désespéré. Aza ! je t'aime si tendrement ! Non , jamais tu ne pourras m'oublier.



D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE XXXII.

Impatience de Zilia sur l'arrivée d'Aza. Elle demeure avec Céline et son mari, qui la répandent dans le grand monde. Ses réflexions sur le caractère des François.

QUE ton voyage est long, mon cher Aza ! Que je desire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore envisagé ; et je me garde bien de faire là-dessus aucune question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je

prends du sien , diminue beaucoup
La pitié que j'avois de ses peines ,
et le regret d'être en quelque
façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis
quinze jours ; je demeure avec
Céline dans la maison de son
mari , assez éloignée de celle de
son frere , pour n'être point obli-
gée à le voir à toute heure. Il
vient souvent y manger ; mais
nous menons une vie si agitée ,
Céline et moi , qu'il n'a pas le
loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour , nous em-
ployons une partie de la journée
au travail pénible de notre ajus-
tement , et le reste à ce qu'on
appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroïtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la maison religieuse : tu sais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espece de société particulière : c'est à présent, que répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la na-

tion entiere , et que je puis l'examiner sans obstacle.

Les devoirs que nous rendons , consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille , sur l'excellence du goût et du choix des parures , et jamais sur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-tems sans m'appercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines , pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne , encore

n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens, que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des François, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres sont la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'ils soient absens; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume;

on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révelent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les François font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François soient nés méchans; je serois

plus injuste qu'eux , si je te lais-
sois dans l'erreur.

Naturellement sensibles , tou-
chés de la vertu ; je n'en ai point
vu qui écoutât sans attendrisse-
ment le récit que l'on m'oblige
souvent de faire de la droiture de
nos cœurs , de la candeur de nos
sentimens et de la simplicité de
nos mœurs ; s'ils vivoient parmi
nous , ils deviendroient vertueux :
l'exemple et la coutume sont les
tyrans de leur conduire.

Tel qui pense bien d'un absent ,
en médit pour n'être pas méprisé
de ceux qui l'écoutent : tel autre
seroit bon , humain , sans orgueil ,
s'il ne craignoit d'être ridicule ;
et tel est ridicule par état , qui

seroit un modele de perfection, s'il osoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, chez la plupart d'entr'eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractere ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à-peu-près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensans, ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact, la surface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils gueres estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentilleses,

D'UNE PÉRUVIENNE. 55

et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour mobile!

LETTRE XXXIII.

Suite des réflexions de Zilia sur le caractère des François, sur-tout à l'égard des femmes.

IL n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des François; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apperce-

voir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même tems ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou, si tu veux, de leur vertu (car jusqu'ici je ne leur en ai gueres découvert d'autres), regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition; il se couvrirait de honte et de ce qu'on

appelé ridicule , s'il lui faisoit
quelqu'insulte personnelle ; et ce-
pendant l'homme le moins consi-
dérable , le moins estimé , peut
tromper , trahir une femme de
mérite , noircir sa réputation par
des calomnies , sans craindre ni
blâme , ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt
tu pourras en juger par toi-même ,
oserois-je te peindre des contrastes
que la simplicité de nos esprits
peut à peine concevoir ? Docile
aux notions de la nature , notre
génie ne va pas au-delà. Nous
avons trouvé que la force et le
courage dans un sexe indiquoit
qu'il devoit être le soutien et le
défenseur de l'autre ; nos loix y

sont conformes (1). Ici , loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple , accablées de travail , n'en sont soulagées ni par les loix , ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé , jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes , n'ont , pour se dédommager de leurs perfidies , que les dehors d'un respect purement imaginaire , toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde , que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les

(1) Les loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.

femmes , et que les hommes ,
entr'eux , ne se méprisoient qu'a-
vec ménagement : j'en cherchois
la cause dans leurs bonnes qua-
lités , lorsqu'un accident me l'a
fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous
sommes entrées depuis deux jours,
on a raconté la mort d'un jeune
homme tué par un de ses amis ;
et l'on approuvoit cette action
barbare , par la seule raison que
le mort avoit parlé au désavan-
tage du vivant ; cette nouvelle
extravagance me parut d'un ca-
ractere assez sérieux pour être
approfondie. Je m'informai , et
j'appris , mon cher Aza , qu'un
homme est obligé d'exposer sa

vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, et que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société, ne seroit plus ou retiré dans un désert, il y ca

cherait sa honte et sa mauvaise
foi. L'impudence et l'effronterie
dominent entièrement les jeunes
hommes , sur-tout quand ils ne
risquent rien. Le motif de leur
conduite avec les femmes , n'a
pas besoin d'autre éclaircissement :
mais je ne vois pas encore le fon-
dement du mépris intérieur que je
remarque pour elles , presque dans
tous les esprits ; je ferai mes efforts
pour le découvrir ; mon propre
intérêt m'y engage. O mon cher
Aza ! quelle seroit ma douleur ,
si à ton arrivée on te parloit de
moi comme j'entends parler des
autres !



L E T T R E X X X I V .

*Zilia continue ses réflexions sur les
mœurs de la Nation Française.*

I L m'a fallu beaucoup de tems
mon cher Aza, pour approfondir la
cause du mépris que l'on a presque
généralement ici pour les femmes.
Enfin je crois l'avoir découverte
dans le peu de rapport qu'il y a
entre ce qu'elles sont et ce que
l'on s'imagine qu'elles devroient
être. On voudroit, comme ailleurs,
qu'elles eussent du mérite et de
la vertu. Mais il faudroit que la
nature les fît ainsi; car l'éducation
qu'on leur donne est si opposée

la fin qu'on se propose , qu'elle ne paroît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence françoise.

I V. On sait au Pérou , mon cher Inca, que pour préparer les humains à la pratique des vertus , il faut leur inspirer dès l'enfance un courage et une certaine fermeté d'ame qui leur forment un caractère décidé; on l'ignore en France. Dans le premier âge les enfans ne paroissent destinés qu'au divertissement des parens et de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce qui se présente

à leurs sens, et l'on rit inhumainement de leurs erreurs ; on augmente leur sensibilité et leur foiblesse naturelle par une puérile compassion pour les petits accidents qui leur arrivent : on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un pere donne à son fils , je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse , pour leur apprendre à vivre dans le monde que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on feroit peut-être un crime

l'en avoir , et qui sont incapables
de leur former le cœur qu'elles
ne connoissent pas.

Les principes de religion , si
propres à servir de germe à toutes
les vertus , ne sont appris que su-
perficiellement et par mémoire.
Les devoirs à l'égard de la Divi-
nité ne sont pas inspirés avec plus
de méthode. Ils consistent dans de
petites cérémonies d'un culte ex-
térieur , exigées avec tant de sévé-
rité , pratiquées avec tant d'ennui ,
que c'est le premier joug dont on
se défait en entrant dans le monde ;
et si l'on en conserve encore quel-
ques usages , à la manière dont on
s'en acquitte , on croiroit volon-

tiers que ce n'est qu'une espece de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos jeunes vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur âme, on seroit tenté de croire que

les

Tom

ce de les François sont dans l'erreur de
habi- certains peuples barbares qui leur
en refusent une.

ce les Régler les mouvemens du corps,
éduca- arranger ceux du visage, composer
onnoit l'extérieur, sont les points essen-
e res- tiels de l'éducation. C'est sur les
ont on attitudes plus ou moins gênantes
mplir le de leurs filles que les parens se
es. Ce glorifient de les avoir bien élevées.
us rend ils leur recommandent de se pé-
nos ac- nêtrer de confusion pour une faute
qui de- commise contre la bonne grace :
ad il est ils ne leur disent pas que la con-
ne res- enance honnête n'est qu'une hy-
Au pen- ocrisie, si elle n'est l'effet de
de leur honnêteté de l'ame. On excite
pire que ans cesse en elles ce méprisable
les amour-propre, qui n'a d'effet que

sur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite , et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amans , en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose ; et le tems le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talens imparfaits dont on fait peu d'usage dans la jeunesse , et qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout , mon cher Aza , l'inconséquence de François n'a point de bornes. Avec la v

On ne de tels principes ils attendent de
celui leurs femmes la pratique des ver-
si n'est tus qu'ils ne leur font pas con-
borne noître ; ils ne leur donnent pas
ne de même une idée juste des termes
amans, qui les désignent. Je tire tous les
esse la jours plus d'éclaircissement qu'il
récom- ne m'en faut là-dessus , dans les
la con- entretiens que j'ai avec de jeunes
; et le personnes , dont l'ignorance ne
former me cause pas moins d'étonnement
érir de que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.
fait peu Si je leur parle de sentimens ;
, et qu'elles se défendent d'en avoir ,
s un âge parce qu'elles ne connoissent que
celui de l'amour. Elles n'entendent
at , mo par le mot de bonté , que la com-
ence de passion naturelle que l'on éprouve
nes. Avec la vue d'un être souffrant ; et

j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains ; mais cette bonté tendre , réfléchie , qui fait faire le bien avec noblesse et discernement , qui porte à l'indulgence et à l'humanité , leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion , en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont surpris ou qu'on leur a confiés. Mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte , délicate et nécessaire pour n'être point à charge , pour ne blesser personne , et pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaie de leur expliquer ce

D'UNE PÉRUVIENNE. 101

que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices ; si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicioeux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue Péruvienne, et que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connoissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent cor-

rectement , et je ne m'apperçois pas sans une extrême surprise , que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles , à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble , au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il seroit encore tems de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme libre dans son appartement , y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont or-

inaudamment puériles , toujours inutiles , et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle , son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires , de sa famille et de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement pour amuser les curieux ; aussi pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation , elle donne dans tous les travers , passe rapidement de l'indépendance à la licence , et bientôt elle

arrache le mépris et l'indignation des hommes , malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza , garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femmes de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs , la décence de leurs mœurs et les agrémens honnêtes de leur esprit , attirent sur elles l'estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude,

qu'elles sont connues et révérees par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général, il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus. Mais, comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, et que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute maniere à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes , tu ne douteras pas , mon cher Aza , qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui par une lâche indifférence laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd , sans être les plus coupables , ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui , par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente , entraînent leurs femmes dans le dérèglement ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet , mon cher Aza , comment ne seroient-elles pas révoltées contre l'injustice des loix

qui tolèrent l'impunité des hommes poussée au même excès que leur autorité. Un mari , sans craindre aucune punition , peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes ; il peut dissiper en prodigalités , aussi criminelles qu'excessives , non-seulement son bien , celui de ses enfans , mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence , par une avarice pour les dépenses honnêtes , qui s'allie très - communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité , en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggere. Enfin , mon

cher Aza , il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration , et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense et je sens que ce seroit les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari , malgré l'indifférence et les dégoûts , dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris !

Le premier sentiment que la nature a mis en nous , est le plaisir d'être , et nous le sentons plus vivement et par degrés à mesure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, et accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentimens qui m'ont dévoilé les secrets de la nature et ceux de l'amour. L'amitié, ce sage et doux lien, devrait peut-être remplir tous nos vœux; mais elle partage sans crime et sans scrupule son affection entre plusieurs objets; l'amour, qui donne et qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si

satisfaisante de notre être , qu'elle seule peut contenter l'avidité ambition de primauté qui naît avec nous , qui se manifeste dans tous les âges , dans tous les tems , dans tous les états , et le goût naturel pour la propriété , achève de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble , d'un bijou , d'une terre , est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions , quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur , d'une ame , d'un être libre , indépendant , et qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages ?

S'il est donc vrai , mon cher

D'UNE PÉRUVIENNE. III

Aza , que le desir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général et chéri de quelqu'un en particulier , conçois - tu par quelle inconséquence les François peuvent espérer qu'une jeune femme , accablée de l'indifférence offensante de son mari , ne cherche pas à se soustraire à l'espece d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes ? Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont au-delà du mérite ? Pourrois-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus dont les hommes se dispensent , en leur refusant les lumieres et les prin-

cipes nécessaires pour les pratiquer. Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens et les maris se plaignent réciproquement du mépris qu'on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité et la mauvaise éducation.

O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation d'ailleurs si séduisante ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide et mon soutien dans le chemin de la vertu; et moi, celle où je suis

de conserver ton estime et ton amour, en imitant mon modele.

LETTRE XXXV.

Déterville, avec une partie des richesses de Zilia, lui fait l'acquisition d'une terre, où, sans l'avoir prévenue, il lui donne une fête agréable.

Nos visites et nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville et à sa sœur me sont agréables ! Mais combien

elles me seront cheres, quand je pourrai les partager avec toi!

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari et moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation et les approches me parurent admirables; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes et de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroissoit un en

chantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les histoires , où la maîtresse du logis étoit invisible , ainsi que les domestiques.

Vous la verrez , me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée , elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Mais avant toutes choses , ajouta-t-elle , il faut que vous signiez le consentement que vous donnez , sans doute , à cette proposition. Ah ! volontiers , lui

dis-je , en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles , que je vis entrer un homme vêtu de noir , qui tenoit une écritoire et du papier déjà écrit ; il me le présenta , et j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même parut un autre homme d'assez bonne mine qui nous invita , selon la coutume de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous assis , qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine ; rien ne

manquoit de tout ce qui peut
rendre un repas agréable. Déter-
ville même sembloit avoir oublié
son chagrin pour nous exciter à
la joie : il me parloit en mille
manieres de ses sentimens pour
moi, mais toujours d'un ton flat-
teur, sans plainte ni reproche.

Le jour étoit serein ; d'un com-
mun accord nous résolûmes de
nous promener en sortant de table.
Nous trouvâmes les jardins beau-
coup plus étendus que la maison
ne sembloit le promettre. L'art
et la symmétrie ne s'y faisoient
admirer que pour rendre plus tou-
chers les charmes de la simple
nature.

Nous bornâmes notre course

dans un bois qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux , nous vîmes venir à nous , d'un côté , une troupe de paysans vêtus proprement à leur manière , précédés de quelques instrumens de musique ; et de l'autre , une troupe de jeunes filles vêtues de blanc , la tête ornée de fleurs champêtres , qui chantoient d'une façon rustique , mais mélodieuse , des chansons , où j'entendis avec surprise que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort , lorsque les deux troupes nous ayant joints , je vis l'homme le plus apparent , quitter la sienne , mettre un genou en terre , et me

présenter dans un grand bassin
plusieurs clefs , avec un compli-
ment que mon trouble m'empêcha
de bien entendre ; je compris seu-
lement , qu'étant le chef des vil-
lageois de la contrée , il venoit
me rendre hommage en qualité de
leur souveraine , et me présenter
les clefs de la maison dont j'étois
aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue ,
il se leva pour faire place à la plus
folle d'entre les jeunes filles. Elle
vint me présenter une gerbe de
fleurs , ornée de rubans , qu'elle
accompagna aussi d'un petit dis-
cours à ma louange , dont elle
s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuse , mon cher

Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu. D'ailleurs tout ce qui se passoit avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole : si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle étoit si embarrassante pour moi, que Détéville en fut touché ; il fit un signe à sa sœur ; elle se leva après avoir donné quelques piéces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c'étoient

loges étoient les prémices de mes bon-
 leurs : elle me proposa de
 faire un tour de promenade dans
 le bois ; je la suivis avec plaisir,
 comptant bien lui faire des re-
 proches de l'embarras où elle
 m'avoit mise ; mais je n'en eus
 pas le tems. A peine avions-nous
 fait quelques pas , qu'elle s'arrêta,
 et me regardant avec une mine
 fâchée : Avouez , Zilia , me dit-
 elle , que vous êtes bien fâchée
 contre nous , et que vous le serez
 bien davantage si je vous dis ,
 qu'il est très-vrai que cette terre
 cette maison vous appar-
 tiennent.

A moi , m'écriai-je ! ah ! Cé-
 est-ce là ce que vous m'aviez
 Tom. II.

promis ? Vous poussez trop loin
l'outrage ou la plaisanterie. At-
tendez, me dit-elle plus sérieu-
sement : si mon frere avoit disposé
de quelque partie de vos trésors
pour en faire l'acquisition, que
qu'au lieu des ennuyeuses formalités
dont il s'est chargé, il ne vous eût
réservé que la surprise de nous
haïriez-vous bien fort ? Ne pour-
riez-vous nous pardonner de vous
avoir procuré, à tout événement,
une demeure telle que vous avez
paru l'aimer, et de vous avoir assuré
une vie indépendante ? Vous avez
signé ce matin l'acte authentique qui
vous met en possession de l'une ou
l'autre. Grondez-nous à présent

qu'il vous plaira, ajouta-t-elle.
 n'ayant, si rien de tout cela ne
 vous est agréable.

Ah! mon aimable amie! m'é-
 criai-je, en me jetant dans ses
 bras, je sens trop vivement des
 soins si généreux pour vous ex-
 primer ma reconnoissance. Il ne
 fut possible de prononcer que
 peu de mots, j'avois senti d'a-
 bord l'importance d'un tel service.
 Touchée, attendrie, transportée
 de joie en pensant au plaisir que
 j'aurois à te consacrer cette char-
 tante demeure, la multitude de
 sentimens en étouffoit l'ex-
 pression. Je faisois à Céline des
 caresses qu'elle me rendoit avec la
 même tendresse; et après m'avoir

donné le tems de me remettre
nous allâmes retrouver son frere
et son mari.

Un nouveau trouble me sais
en abordant Détéville , et je
un nouvel embarras dans mes ex
pressions ; je lui tendis la main
il la baisa sans proférer une pa
role , et se détourna pour cach
des larmes qu'il ne put retenir
et que je pris pour des signes de
satisfaction qu'il avoit de me vo
si contente ; j'en fus attend
jusqu'à en verser aussi quelque
unes. Le mari de Céline , moi
intéressé que nous à ce qui
passoit , remit bientôt la conv
sation sur le ton de plaisanter
il me fit des complimens sur

nouvelle dignité, et nous engagea à retourner à la maison, pour en examiner, disoit-il, les défauts, et faire voir à Détéville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza? Tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme; les fleurs me sembloient plus belles, les arbres plus verts, la symmétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie, qui ne

me permettoit pas de rien examiner ; le seul endroit où je m'arrêtai , fut une assez grande chambre entourée d'un grillage d'or , légèrement travaillé , qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs , de toutes formes et d'une propreté admirable ; j'étois dans un tel enchantement , que je croyois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha , en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra et je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit. C'étoit un cabinet tout brillant

rien en de glaces et de peintures : les
 je m'arrambais à fond verd, ornés de fi-
 chambre gures extrêmement bien dessinées,
 or, légimitoient une partie des jeux et
 infirmo des cérémonies de la ville du So-
 e toute leil, telles à-peu-près que je les
 rmes d'avois dépeintes à Détérville.

On y voyoit nos vierges repré-
 sentées en mille endroits avec le
 même habillement que je portois
 en arrivant en France ; on disoit
 même qu'elles me ressembloient.

Les ornemens du temple, que
 j'avois laissés dans la maison re-
 ligieuse, soutenus par des pyra-
 mides dorées, ornoient tous les
 coins de ce magnifique cabinet.
 La figure du Soleil suspendue au
 milieu d'un plafond peint des plus

belles couleurs du ciel , achevoit par son éclat d'embellir cette charmante solitude ; et des meubles commodes , assortis aux peintures , la rendoient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenoient ma surprise , ma joie et mon admiration , me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez vous appercevoir , belle Zilia que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau temple du Soleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maison , en jardin , en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose , ce n'a pas été sans regret ; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici,

ne dit-il , en ouvrant une petite armoire , pratiquée adroitement dans le mur , voici les débris de l'opération magique. En même tems il me fit voir une cassette remplie de pieces d'or à l'usage de France. Ceci , vous le savez , continua-t-il , n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous : j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance , et l'admiration que me causoient des soins si prévenans , quand Céline m'interrompit et m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi , me dit-elle , vous faire voir la puis-

sance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies de toffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, et de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vé-
cusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrions, mon frere et moi, me répondit-elle : et moi, repris-je, je desire que vous viviez l'un et l'autre autant que je vous aimerais, et vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le temple de

Soleil : c'est ainsi qu'ils nom-
merent le merveilleux cabinet.
J'eus enfin la liberté de parler ;
j'exprimai , comme je le sentoiss ,
les sentimens dont j'étois pénétrée.
Quelle bonté ! que de vertus dans
les procédés du frere et de la sœur !

Nous passâmes le reste du jour
dans les délices de la confiance et
de l'amitié ; je leur fis les honneurs
du souper encore plus gaîment que
je n'avois fait ceux du dîner. J'or-
donnois librement à des domes-
tiques que je savois être à moi ;
je badinois sur mon autorité et
mon opulence ; je fis tout ce qui
dépendoit de moi , pour rendre
agréables à mes bienfaiteurs leurs
propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie, et même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline; mais l'un et l'autre reprenoient si promptement un air sérieux, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient; je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza! quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi!



LETTRE XXXVI.

*Transports de Zilia à la nouvelle
de la prochaine arrivée d'Aza.*

LA tristesse de Déterville et de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, et bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause,

et mes amis ne l'ont pas laissé durer long-tems.

Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre de guide qu'il t'a fait donner, et par le calcul du tems et du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin qu'il n'y a plus de tems à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrange-

mens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici, jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera ; Dêterville a pourvu à tout, et m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que sa prochaine arrivée. Je le plains : je compatis à sa douleur : je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, et qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine : c'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement : ainsi , quoique je te croie fort près de moi , que je tressaille au moindre bruit , que j'interrompe ma lettre presque à chaque mot pour courir à la fenêtre , je ne laisse pas de continuer à t'écrire , il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi , il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparaient encore ? Je ne te vois point , tu ne peux m'entendre : pourquoi

esserois-je de m'entretenir avec
 toi de la seule façon dont je puis
 le faire. Encore un moment , et je
 le verrai ; mais ce moment n'existe
 point. Eh ! puis-je mieux employer
 ce qui me reste de ton absence ,
 qu'en te peignant la vivacité de
 ta tendresse ? Hélas ! tu l'as vue
 toujours gémissante. Que ce tems
 est loin de moi ! avec quel trans-
 port il sera effacé de mon sou-
 venir ! Aza , cher Aza ! que ce
 nom est doux ! Bientôt je ne t'ap-
 pellerai plus en vain ; tu m'en-
 tendras , tu voleras à ma voix : les
 plus tendres expressions de mon
 cœur seront la récompense de ton
 empressement. . . .



LETTRE XXXVII
AU CHEVALIER DÉTERVILLE
A Malte.

*Arrivée d'Aza. Reproches de Zila
à Déterville , qui s'est retiré
Malte. Ses soupçons fondés sur
le froid de l'abord de son amant.*

A VEZ-VOUS pu , Monsieur
prévoir sans remords le chagrin
mortel que vous deviez joindre
au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la
cruauté de faire précéder votre
départ par des circonstances
agréables , par des motifs de
connoissance si pressans , à moi

que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir et à votre absence ? Comblée , il y a deux jours , des douceurs de l'amitié , j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus amères.

Céline , toute affligée qu'elle est , n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main , et de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux , la douleur s'est fait sentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendresse , je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentimens. Ah ! Dêterville ! que pour cette fois votre bonté est inhumaine ! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin

vos injustes résolutions. Non, le
mer ne vous séparera pas à jamais
de tout ce qui vous est cher
vous entendrez prononcer mon
nom, vous recevrez mes lettres
vous écouterez mes prières ; le
sang et l'amitié reprendront leur
droits sur votre cœur ; vous vou
rendrez à une famille à laquelle
je suis responsable de votre perte

Quoi ! pour récompense de tant
de bienfaits, j'empoisonnerois vos
jours et ceux de votre sœur ! j'
romprois une si tendre union ! j'
porterois le désespoir dans vos
cœurs, même en jouissant encore
des effets de vos bontés ! Non
ne le croyez pas : je ne me voy
qu'avec horreur dans une maison

que je remplis de deuil ; je reconnois vos soins au bon traitement que je reçois de Céline , au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils soient , j'y renonce , et je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir , si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle , Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vœux ? Vous vouliez me rendre heureuse , vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sécher mes larmes , vous les faites couler , et vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous

trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez crue si redoutable pour vous ? Ce Aza , l'objet de tant d'amour n'est plus le même Aza , que j'ai vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord , l'éloge des Espagnols , dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame , l'indifférence offensante avec laquelle se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée , la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même , tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah ! Déterville peut-être ne serez-vous pas longtemps le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut
rien sur vous , que les devoirs de
l'amitié vous ramènent ; elle est le
seul asile de l'amour infortuné.
Si les maux que je redoute alloient
m'accabler , quels reproches n'au-
riez-vous pas à vous faire ? Si vous
m'abandonnez , où trouverai-je
des cœurs sensibles à mes peines ?
La générosité , jusqu'ici la plus
forte de vos passions , céderoit-
elle à l'amour mécontent ? Non ,
je ne puis le croire ; cette foi-
blesse seroit indigne de vous ; vous
êtes incapable de vous y livrer :
mais venez m'en convaincre , si
vous aimez votre gloire et mon
repos.



LETTRE XXXVIII.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE

A Malte.

*Aza infidele. Comment et par
quel motif. Désespoir de Zilia.*

SI vous n'étiez pas la plus noble
des créatures, Monsieur, je serois
la plus humiliée ; si vous n'aviez
l'ame la plus humaine, le cœur
le plus compatissant, seroit-ce
vous que je ferois l'aveu de ma
honte et de mon désespoir ! Mais
hélas ! que me reste-t-il à craindre
Qu'ai-je à ménager ? Tout est
perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma
liberté, de mon rang, de ma pa-
trie que je regrette ; ce ne sont
plus les inquiétudes d'une ten-
dresse innocente qui m'arrachent
des pleurs : c'est la bonne foi
violée, c'est l'amour méprisé qui
déchire mon ame. Aza est in-
fidele.

Aza infidele ! Que ces funestes
mots ont de pouvoir sur mon
ame.... mon sang se glace.... un
torrent de larmes....

J'appris des Espagnols à con-
noître les malheurs ; mais le der-
nier de leurs coups est le plus
sensibile : ce sont eux qui m'en-
lèvent le cœur d'Aza ; c'est leur
religion qui autorise le

crime qu'il commet ; elle ap-
prouve, elle ordonne l'infidélité,
la perfidie, l'ingratitude ; mais
elle défend l'amour de ses proches.
Si j'étois étrangère, inconnue
Aza pourroit m'aimer : unis par
les liens du sang, il doit m'aban-
donner, m'ôter la vie sans honte
sans regret, sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette
religion, s'il n'avoit fallu que
l'embrasser pour retrouver le bien,
qu'elle m'arrache, j'aurois soumis
mon esprit à ses illusions. Dans
l'amertume de mon ame, j'en
demandé d'être instruite, mais
pleurs n'ont point été écoutés.
Je ne puis être admise dans une so-
ciété si pure, sans abandonner

motif qui me détermine , sans re-
noncer à ma tendresse , c'est-à-
dire , sans changer mon existence.

Je l'avoue , cette extrême sévé-
rité me frappe autant qu'elle me
révolte : je ne puis refuser une
sorte de vénération à des loix qui
dans toute autre chose me pa-
roissent si pures et si sages ; mais
est-il en mon pouvoir de les adop-
ter ? et quand je les adopterois ,
quel avantage m'en reviendrait-il ?
Aza ne m'aime plus : Ah ! mal-
heureuse !

Le cruel Aza n'a conservé de
la candeur de nos mœurs , que
le respect pour la vérité , dont il
fait un si funeste usage. Séduit
par les charmes d'une jeune Es-

pagnole : prêt à s'unir à elle, n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée ; que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteste ; que pour m'ôter la vie.

Oui , c'est en vain qu'il m'ajoute à moi-même ; mon cœur est à lui , il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient : qu'il me la ravisse et qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur : pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Et pourquoi

vous en fais-je un crime ? Je ne
vous aurois pas cru ; aveugle ,
prévenue , j'aurois été moi-même
au-devant de ma funeste destinée ,
j'aurois conduit sa victime à ma
rivale , je serois à présent. . . .
O Dieux ! sauvez-moi cette hor-
rible image. . . .

Déterville , trop généreux ami !
sois-je digne d'être écoutée ? Ou-
bliez mon injustice ; plaignez une
malheureuse dont l'estime pour
vous est encore au-dessus de sa
faiblesse pour un ingrat.



L E T T R E X X X I X .

*AU CHEVALIER DÉTERVILLE.**A Malte.**Aza quitte Zilia pour retourner en
Espagne , & s'y marier.*

P U I S Q U E vous vous plaignez de
moi , Monsieur , vous ignorez
l'état dont les cruels soins de Cé-
line viennent de me tirer. Com-
ment vous aurois-je écrit ? Je ne
pensis plus. S'il m'étoit resté
quelque sentiment , sans doute la
confiance en vous en eût été un ;
mais environnée des ombres de
la mort , le sang glacé dans les

D'UNE PÉRUVIENNE. ISI
veines, j'ai long-tems ignoré ma
propre existence; j'avois oublié
jusqu'à mon malheur. Ah! Dieux!
pourquoi, en me rappelant à la
vie, m'a-t-on rappelée à ce fu-
nebre souvenir!

Il est parti! je ne le verrai plus!
il me fuit, il ne m'aime plus,
il me l'a dit: tout est fini pour
moi. Il prend une autre épouse,
il m'abandonne, l'honneur l'y
condamne. Eh bien, cruel Aza,
puisque le fantastique honneur de
l'Europe a des charmes pour toi,
que n'imitois-tu aussi l'art qui
l'accompagne?

Heureuses Françaises, on vous
trahit; mais vous jouissez long-
tems d'une erreur qui feroit à

présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu ! Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occasion le veut ?

Tu m'as vu à tes pieds, barbare Aza ; tu les as vus baignés de mes larmes, et ta fuite. . . . Moment horrible ! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie ?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse. . . . Tu ne serois pas parti seul. Je te suivrois, ingrat ; je te

verrois, je mourrois du moins à
tes yeux.

Déterville, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'eussiez secourue ; ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de persuader, l'auroit obtenu ; peut-être Aza seroit encore ici. Mais, déjà arrivé en Espagne, au comble de ses vœux.... Regrets inutiles, désespoir infructueux !.... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malte, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui

s'en fait un supplice , qui ne veut
que mourir.

LETTRE XL.

*Zilia cherche dans la retraite la
consolation à ses douleurs.*

RASSUREZ-VOUS , trop généreux
ami , je n'ai pas voulu vous écrire
que mes jours ne fussent en sû-
reté , et que moins agitée , je ne
puisse calmer vos inquiétudes. Je
vis ; le destin le veut , je me sou-
mets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur
m'ont rendu la santé , quelques
retours de raison l'ont soutenue.
La certitude que mon malheur est

sans remède , a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne , que son crime est consommé. Ma douleur n'est pas éteinte ; mais la cause n'est plus digne de mes regrets : s'il en reste dans mon cœur , ils ne sont dûs qu'aux peines que je vous ai causées , qu'à mes erreurs , qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire , je découvre son impuissance : que peut-elle sur une ame désolée ? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance , les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une com-

munication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier desir que m'inspira la nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire. J'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde et l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline
 m'amena dans ma chambre le jour
 de votre départ et de son arrivée ;
 le siège sur lequel il s'assit ; la
 place où il m'annonça mon mal-
 heur, où il me rendit mes lettres ;
 jusqu'à son ombre effacée d'un
 lambris où je l'avois vu se former,
 tout faisoit chaque jour de nou-
 velles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me
 rappelle les idées agréables que
 j'y reçus à la première vue ; je
 n'y retrouve que l'image de votre
 amitié et de celle de votre aimable
 sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente
 à mon esprit, c'est sous le même
 aspect où je le voyois alors. Je

crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte , je prends des livres , je lis d'abord avec effort , insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur , et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai - je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination , je les écoute ; environnée d'objets agréables , leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même , je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes faiblesses , je ne

ée. Je combats celles de mon cœur,
 autant qu'en cédant à celles de mon es-
 prit. Les maladies de l'ame ne
 souffrent pas les remèdes violens.
 Peut-être la fastueuse décence
 de votre nation ne permet-elle
 pas à mon âge l'indépendance et
 la solitude où je vis ; du moins
 toutes les fois que Céline me vient
 voir, veut-elle me le persuader ;
 mais elle ne m'a pas encore donné
 assez fortes raisons pour m'en
 convaincre : la véritable décence
 est dans mon cœur. Ce n'est point
 un simulacre de la vertu que je
 rends hommage, c'est à la vertu
 même. Je la prendrai toujours
 pour juge et pour guide de mes
 actions. Je ne

actions. Je lui consacre ma vie
et mon cœur à l'amitié. Hélas
quand y régnera-t-elle sans partage
et sans retour ?



Zilia
const
de n'a
sentin

Je re
Monsi
départ
arrivée
que je
il ne j

LETTRE XLI
ET DERNIERE.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Paris.

*Zilia témoigne à Déterville la
constante résolution où elle est
de n'avoir jamais pour lui d'autres
sentimens que ceux de l'amitié.*

Je reçois presque en même tems,
Monsieur, la nouvelle de votre
départ de Maïte et celle de votre
arrivée à Paris. Quelque plaisir
que je me fasse de vous revoir, il
ne peut surmonter le chagrin

que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi ! Détérville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige , vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

A quoi bon affecter une défiance que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir , vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés , et vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont le plus opposés.

qui m'offensent , enfin que je
n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous
a séduit , puisque vous abusez de
ma confiance et de l'état de mon
me , il faut donc vous dire
quelles sont mes résolutions , plus
inébranlables que les vôtres

C'est en vain que vous vous
flattez de faire prendre à mon
cœur de nouvelles chaînes. Ma
bonne foi trahie ne dégage pas
mes sermens ; plût au ciel qu'elle
ne fût oublier l'ingrat ! Mais
quand je l'oublierois ; fidelle à
moi-même , je ne serai point
parjure. Le cruel Aza abandonne
un bien qui lui fût cher ; ses
droits sur moi n'en sont pas moins

sacrés : je ne puis guérir de ma passion , mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous ; vous ne les partagerez avec personne ; je vous les dois ; je vous les promets ; j'y serai fidelle ; vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité . L'une et l'autre seront sans bornes . Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs et délicats , tournera au profit de l'amitié . Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être point née en France , et mon penchant invincible pour Aza ; le desir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser , et

mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance sait, aussi bien que l'amour, donner de la rapidité au tems. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je la reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant ; vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple

amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit manquer : que nous restera-t-il à désirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier et renouveler sans

ai heu- cesse des occupations toujours
agréables ? la vie suffit-elle pour
geant ac- acquérir une connoissance non-
nos en- seulement légère , mais intéres-
urroit tante de l'univers , de ce qui m'en-
tera- vironne , de ma propre existence ?

Le plaisir d'être , ce plaisir ou-
que blié , ignoré même de tant d'a-
Croyez veugles humains ; cette pensée si
devien- douce , ce bonheur si pur , *je*
r l'ois- suis , *je vis* , *j'existe* , pourroit
e saur- seul rendre heureux , si l'on s'en
eaux d- souvenoit , si l'on en jouissoit ,
end in- si l'on en connoissoit le prix.

Venez , Déterville , venez ap-
crets d- prendre de moi à économiser les
men d- ressources de notre ame , et les
uffisan- bienfaits de la nature. Renoncez
er san- aux sentimens tumultueux , des-

tructeurs imperceptibles de notre
 être; venez apprendre à connoître
 les plaisirs innocens et durables
 venez en jouir avec moi; vous
 trouverez dans mon cœur, dans
 mon amitié, dans mes sentimens
 tout ce qui peut vous dédommager
 de l'amour.

Fin des Lettres d'une Péruyenne

LETTRÉS

D'AZA,

OU

D'UN PÉRUVIEN;

Pour servir de suite à celles d'une

PÉRUVIENNE.

ETTRÉS

Tom. II.

H



✱:3

A

LA

Péru

que

y a

cueil

dont

avoi

celle

Man

c'éto

d'Az

C'es



AVERTISSEMENT.

LA lecture des Lettres d'une Péruvienne m'a fait souvenir que j'avois vu en Espagne, il y a quelques années, un Recueil de Lettres d'un Péruvien; dont l'histoire m'a paru depuis avoir beaucoup de rapport avec celle de Zilia. J'ai obtenu ce Manuscrit ; j'ai reconnu que c'étoient les Lettres mêmes d'Aza, traduites en Espagnol. C'est sans doute *Kanhuiscap*,

172 AVERTISSEMENT.

ami d'Aza , à qui la plupart de ces Lettres sont adressées, que l'on doit cette traduction du Péruvien.

L'intérêt qu'Aza a excité en moi dans ces Lettres , m'en a fait entreprendre la traduction. J'ai vu avec joie s'effacer de mon esprit les idées odieuses que Zilia m'avoit données d'un Prince plus malheureux qu'inconstant. Je crois qu'on goûtera le même plaisir. On en ressent toujours à voir justifier la vertu.

Bien des gens feront peut

AVERTISSEMENT. 173

être un crime à Aza d'avoir
peint, sous le nom de mœurs
Espagnoles, des défauts, des
vices même particuliers à la na-
tion Française. Quelque sensé
que paroisse ce reproche, il
sera bientôt détruit, lorsqu'on
fera attention, avec M. de
Fontenelle, qu'un Anglois et
un François sont compatriotes
à Pékin. Je n'ose me flatter
d'avoir rendu la noblesse des
images, la force et l'expres-
sion des pensées, que j'ai
trouvées dans l'Original Es-
pagnol : je m'en prends à
notre langue et au sort or-
dinaire des traductions. Le

174 A V E R T I S S E M E N T.

Lecteur s'en prendra peut-être
à moi ; nous pourrons avoir
raison tous deux.



L

Az

où

de

vic

Q

com

que

tom



LET TRES

D' A Z A.

LETTRE PREMIERE.

A ZILIA.

*Aza informe Zilia de l'esperance
où il est de la revoir bientôt , et
des efforts qu'il a opposés à la
violence des Espagnols.*

QUE tes larmes se dissipent
comme la rosée à la vue du Soleil;
que tes chaînes changées en fleurs
tombent à tes pieds, et te peignent;

par l'éclat de leurs couleurs , la vivacité de mon amour plus ardent que l'Astre divin qui l'a fait naître. Zilia , que tes craintes cessent. Aza respire encore. C'est t'assurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourmens vont finir : un moment fortuné va nous unir à jamais. O divine félicité ! qui peut vous retarder encore ?

Les prédictions de Viracocha (1) ne sont point accomplies. Je suis encore sur le trône auguste de Manco-Capac ; et Zilia n'est point à mes côtés ; Je regne , et tu portes des fers !

(1) Inca qui avoit prédit la destruction de l'empire par les Espagnols.

Rassure-toi , tendre objet de
mon ardeur , le Soleil n'a que
trop éprouvé notre amour, il va
le couronner. Ces nœuds, foibles
interpretes de nos sentimens , ces
nœuds dont je bénis l'usage , et
dont j'envie le sort , te verront
libre. Du fond de ton affreuse
prison , tu voleras dans mes bras.
Semblable à la colombe , qui ,
échappée aux serres du vautour ,
vient jouir de son bonheur au-
près de sa fidelle compagne , je
te verrai déposer dans mon cœur
encore ému de crainte , tes dou-
leurs passées , ta tendresse et mon
bonheur. Quelle joie , quels trans-
ports de pouvoir effacer tes mal-
heurs ! Tu verras à tes pieds ces

barbares, maîtres du tonnerre; et les mains même, qui t'ont donné des fers, t'aideront à monter sur le trône.

Pourquoi faut-il que le souvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur si pur? Pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne sont plus? N'est-ce point abuser des présens des Dieux, que de n'en pas goûter tout le prix? Ne point oublier son infortune, c'est presque la mériter. Et tu veux, ma chère Zilia, que j'ajoute à mes maux la honte de les avoir soufferts justement. Je t'aime, je puis te le dire, je vais te revoir. Quel nouvel éclaircissement puis-je te

donner sur mon sort ? J'irois te peindre le passé , quand je ne puis t'exprimer les sentimens qui m'agitent en ce moment ! Mais que dis-je ? tu le veux , Zilia.

Rappelle-toi , si tu le peux sans mourir , ce jour affreux , ce jour dont l'allégresse fut l'aurore.

Le Soleil plus brillant répandoit sur mon visage les mêmes rayons dont il éclairait le tien. Les transports de la joie , les flammes de l'amour enlevoient mon cœur. Mon ame étoit confondue dans la Divinité même dont elle est émanée. Mes yeux étinceloient du feu qu'ils avoient pris dans les tiens , et brilloient de mille desirs. Retenu par la décence

des cérémonies , je marchois au temple , mon cœur y voloit. Déjà je t'y voyois , plus belle que l'étoile du matin , plus vermeille que la rose nouvelle , accuser de lenteur nos Cucipatas , te plaindre à moi de l'obstacle qui nous séparoit encore. . . . quand tout à coup , ô souvenir horrible ! la foudre gronde , éclate dans les airs. A ce bruit redoutable tout tombe à mes côtés. Moi-même je me prosterne pour adorer Yalpor. Je l'implore pour toi. Ses coups redoublent , se ralentissent , ils cessent. Je me leve tremblant pour tes jours. Quelle horreur ! Quel spectacle ! Enveloppé dans un nuage de soufre , environné

de flammes et de sang, dans une
affreuse obscurité, mes yeux n'ap-
perçoivent que la mort, mes
oreilles n'entendent que des cris,
et mon cœur ne demande que
toi; tout te peint à ce cœur éperdu.
J'entends encore le coup qui t'a
frappé; je te vois pâle, défigurée,
le sein souillé de sang et de pous-
sière; un feu cruel te dévore.

Les nuages se dissipent, l'obs-
curité cesse; le croiras-tu, Zilia?
Ce n'étoit point Yalpor. Les Dieux
ne sont pas si cruels: des bar-
bares, usurpateurs de leur puis-
sance, nous en faisoient sentir
tout le poids. A leur vue odieuse,
je me lance au milieu d'eux. L'a-
mour, les Dieux qu'ils ont ou-

tragés , me prêtent leurs forces :
ta vue les augmente. Je vole à
toi. Je renverse tout. Je suis prêt
de t'atteindre ; mais tu passes la
porte sacrée. On t'entraîne , tu
disparois ; la douleur me dévore ;
le désespoir m'arrache des pleurs.
Furieux , je m'élançe ; on se jete
sur moi. Les coups que j'ai portés ,
ont détruit jusqu'à mes armes. Af-
foibli par l'excès de mes efforts ,
accablé par le nombre , je tombe
sur les corps outragés de mes an-
cêtres (1). Là , mon sang et mes
larmes se mêlent à leur ignominie ,

(1) Les Péruviens mettoient dans leur temple
les corps embaumés de quelques - uns de leurs
Rois.

aux corps expirans de tes compagnes , aux guirlandes mêmes dont tu devois orner ma tête , et que tes mains avoient tissues. Un froid mortel s'empare de mes sens. Mes yeux troublés s'affoiblissent , se ferment. Je cesse de vivre , sans cesser de t'aimer.

Sans doute l'amour , l'espoir de te venger , ma chere Zilia , m'ont rendu à la vie. Je me suis trouvé dans mon palais , environné des miens. La fureur a succédé à ma foiblesse : j'ai poussé des cris affreux ; les mains armées , j'ai excité ma garde à me venger. Périront , lui ai-je dit , périront les impies ; ils ont violé nos plus sacrés asiles. Venez , armez-vous :

tous , frappons , détruisons ces cruels. Rien ne pouvoit calmer mes transports. Mais quand le Capa-Inca , mon pere , averti de ma fureur , m'eut assuré que je te reverrois , que tes jours étoient en sûreté , que nous serions l'un à l'autre , quelle joie , quels nouveaux transports se sont emparés de mon ame ! O ma chere Zilia ! est-ce assez d'un cœur pour goûter tant de plaisir ?

Une basse avidité pour un vil métal a seule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon pere a su leurs desseins , les a prévenus. Ils partiront enfin courbés sous le poids de ses dons , aussi-tôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces

peuples , que l'or arma contre nous , et qu'il rend nos amis , devenus moins féroces , font éclater à chaque instant leur reconnaissance et leurs respects. Ils s'inclinent devant moi , ainsi que nos Cucipatas devant le Soleil. Se peut-il qu'un amas méprisabled de matiere puisse changer ainsi le cœur de l'homme ? et de barbares qu'ils étoient , les rendre les instrumens de ma félicité ? Etoit-ce à un métal , à des monstres à regarder , à faire enfin notre bonheur ?

Adorable Zilia ! lumiere de mon ame ! Que les mots dont tu te sers pour retracer le malheur qui nous a séparés , m'ont causé

d'agitations ? Je t'ai suivie dans le danger. Ma fureur s'est renouvelée ; mais les assurances de ta tendresse , ainsi qu'un baume salutaire , ont adouci la plaie que tu touchois dans mon cœur. Non , Zilia , rien n'est égal au bonheur d'être aimé de toi. Tous mes sens en sont troublés. Mon impatience s'accroît ; elle me dévore. Je brûle. Je meurs.

Viens me rendre la vie. Zilia ! que Lhuama (1) te prête ses ailes ; que l'éclair le plus vif te porte jusqu'à moi , tandis que mon cœur , plus prompt que lui , vole au-devant de tes pas.

(1) Grand aigle du Pérou.

LETTRE II.

A ZILIA.

Désespoir d'Aza trompé par les promesses des Espagnols. Il se flatte de venger Zilia.

QUOI ! Zilia (1), la terre n'est pas anéantie ! Le Soleil nous éclaire encore, et le mensonge et la trahison sont dans son empire ! O Zilia ! toutes les vertus mêmes sont bannies de mon cœur éperdu. Le désespoir et la fureur ont pris leur place.

Ces barbares Espagnols, assez

(1) Cette lettre ne lui fut pas remise.

hardis pour te donner des fers
mais trop lâches , trop inhumains
pour les briser , ont osé me trahir
Malgré leurs promesses , tu ne
m'es pas rendue.

Yalpor , qui te retient ? Lance
tes coups , tourne contre ces per-
fides les traits dévorans qu'ils t'ont
dérobés ; qu'une flamme empoi-
sonnée , après mille tourmens
les réduise en poudre. Monstre
cruel ! dont le crime ne peut se
laver que dans le sang du dernier
de ta race (1) : nation perfide ,
dont les villes rasées devroient
être semées de pierres , et arro-

(1) Les Péruviens poursuivoient le crime
jusques dans les descendans du criminel.

gées de sang (1), quel horreur joignez-vous à l'infamie du parjure.

Déjà de ses rayons sacrés le Soleil a éclairé deux fois ses enfans, et ma chere Zilia n'est pas rendue à mon impatience ! Ses yeux, dans lesquels je devrois fixer ma félicité, sont en ce moment inondés de pleurs ! C'est peut-être au travers des larmes les plus ameres, qu'ils laissent échapper ces traits de flamme qui embrasèrent mon cœur. Ces mêmes bras dans lesquels les dieux devoient coufon-

(1) On détruisoit jusqu'aux villes où étoient les grands criminels ; on y semoit des pierres, et on y versoit du sang en signe de malédiction.

ner l'amour le plus ardent, son
peut-être accablés encore sous le
poids d'indignes fers. O douleur
funeste! ô mortelle pensée.

Tremblez, vils humains! le So
leil m'a remis sa vengeance. Mon
amour outragé va la rendre plu
cruelle.

C'est par toi que j'en jure
Astre vivifiant dont nous tenon
nos âmes (1) et nos jours : c'est
par tes pures flammes, dont
feu divin m'anime. O Soleil! que
tes rayons bienfaisans s'éloignent
de moi pour jamais : que, plongé
dans une nuit affreuse, la conse

(1) Les Péruviens regardoient l'âme comme
une portion du Soleil.

ante aurore n'annonce plus ton
retour, si Aza ne détruit la race
criminelle qui ose souiller de men-
songes ces lieux sacrés. Et toi, ma
chère Zilia, objet infortuné de toute
ma tendresse, sèche tes pleurs.
Tu verras bientôt ton amant ren-
verser tes ennemis, briser tes fers,
les en accabler. Chaque instant
augmentera ma fureur et leur sup-
plice. Déjà une joie cruelle se fait
jour dans mon cœur : déjà je crois
me baigner dans le sang de ces per-
fides. La rage signale mon amour.

Je vais surpasser leur barbarie.
Elle sera mon guide, je cours la
suivre. Zilia, ma chère Zilia, sois
cœur de ma victoire ; c'est toi que
je vais venger.

L E T T R E I I I.

De Madrid.

A KANHUISCAP.

*Aza peint à son ami la cruelle
situation de son cœur.*

QUELLE Divinité assez touché
de mes maux, généreux ami,
pu te conserver à ma douleur.
Il est donc vrai qu'au sein de
malheurs les plus affreux, on peut
goûter quelques charmes : et que
quelque infortuné que l'on soit,
on peut contribuer au bonheur de
autres. Tes mains sont accablées
de chaînes, et tu paroïs soulager
les

les m
par l
triste
Et
mats
ver r
loign
des h
qu'av
que n
des ex
affoibl
ces n
malgr
Paro
tendre
tient p
la veng
une p
Tom

I. les miennes. Ton ame est abattue
par la douleur, et tu diminues ma
tristesse.

Etranger, captif, dans ces cli-
mats barbares, tu me fais retrou-
ver ma patrie, dont le sort t'é-
loigne. Mort pour tout le reste
des hommes; je ne veux plus vivre
qu'avec toi. Ce n'est que pour toi
que mon esprit accablé trouvera
des expressions, et que mes mains
affoiblies formeront quelquefois
ces nœuds qui nous réunissent
malgré nos cruels ennemis.

Pardonne, si l'amour le plus
tendre, le plus ardent, t'entre-
tient plus souvent que l'amitié et
la vengeance. Les douceurs de
l'une peuvent consoler, la vio-

lence de l'autre peut avoir des charmes ; mais tout cède à l'amour.

Ce n'est pas qu'abattu sous les coups du sort , mon infortune ait diminué mon courage. Roi , je pensois en roi : esclave , je n'ai pas les sentimens de mes semblables. Je desire la vengeance sans l'espérer ; je voudrois changer et ton sort et le mien ; je ne puis que le plaindre.

Va , meurs , on nous transporte dans un monde nouveau , et malgré mes prières on nous separe. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoutumés au crime , pourroient-ils ne pas redouter la vertu ?

Est-ce ainsi qu'il devoit finir

Kanhuisap , ce jour où ton courage et le mien , où mon amour , mieux qu'eux encore , devoit me rendre , en triomphant , digne de la main qui m'armoit , de l'astre étincelant qui m'a fait naître , et de ton admiration ; où le Soleil , ennemi du parjure , devoit venger ses fils , les rassasier de la chair fumante de ces monstres (1) , et les abreuver de leur sang odieux ?

Est-ce ainsi que je devois venger les dieux de Zilia ? Zilia ! qui , con-

(1) Les Péruviens mangeoient la chair de leurs ennemis , buvoient leur sang , et les femmes s'en frottoient le bout des mammelles pour le faire sucer à leurs enfans.

sumée par l'amour le plus vif ;
brûle encore dans des fers que je
n'ai pu briser : Zilia ! que d'infâmes
ravisseurs. . . . O dieux ! éloignez
de moi ces funestes images. . . .
Que dis - je , Kanhuiscap ? Les
dieux mêmes ne peuvent les ban-
nir. Je ne vois point Zilia ; un
élément cruel nous sépare. Peut-
être sa douleur , nos ennemis , les
flots. . . . Un trait mortel me perce
le cœur. Ami , je succombe à
l'excès de mes maux. Mes qui-
pos échappent de mes mains ,
Zilia. . . . Zilia !



L E T T R E I V.

A U M Ê M E.

*Alarmes d'Aza sur le sort de Zilia,
dont il a eu de funestes présages.*

FIDÈLE Anqui, tes quipos ont suspendu un instant mes alarmes, mais ils n'ont pu les bannir. Au baume salutaire que ton amitié répand sur mes maux, succèdent toujours des souvenirs affreux. Je me rappelle à chaque instant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ses temples profanés ; je vois mon pere courbé sous le poids des chaînes, comme celui des ans, ma patrie désolée. Je n'existe

plus que dans ma tristesse. Tout l'accroît ; les ombres de la nuit ne me présentent que des images effrayantes. En vain le sommeil m'offre le repos ; dans ses bras je ne trouve que des tourmens. Cette nuit encore Zilia s'est offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étoient peintes sur son visage. Mon nom sembloit échapper de ses levres mourantes ; je le voyois tracé sur les quipos qu'elle tenoit encore. Des barbares inconnus, les armes teintes de sang , au milieu de la flamme , du tumulte et des cris , l'arrachotent d'une de ces énormes machines qui nous ont transportés , et sembloient la présenter en triomphe à leur chef

odieux, quand tout-à-coup la mer s'élevant jusqu'aux nues, n'a plus offert à ma vue que des flots de sang, des cadavres flottans, des bois à demi consumés, des feux et des flammes dévorantes.

En vain je veux dissiper ces tristes idées, elles reviennent toujours se peindre à mon esprit. Rien ne m'arrache à ma douleur, tout l'augmente. Je hais jusqu'à l'air que je respire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point englouti. Je me plains aux dieux du jour qu'ils me laissent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettoit de me ravir à la lumière; si je pouvois disposer un instant de cette portion de la

divinité qu'ils m'ont départie ; si ce n'étoit point un crime horrible pour un mortel , que de détruire l'ouvrage de la divinité , dût-on blâmer ma foiblesse , dût mon ame errer dans les airs , Kanhuiscap , mes maux seroient finis. Mais que dis-je ? ils augmentent tous les jours.

Reçois dans ton sein mes vives douleurs, ô Kanhuiscap ! apprends, s'il se peut , le sort de Zilia , tandis que mon cœur éperdu la demande aux dieux , à la nature entiere , à moi-même.



L E T T R E V.

A U M E M E.

*Aza conçoit l'espérance de recevoir
de Kanhuiscap des nouvelles de
Zilia.*

Q U E les rayons divins qui nous
donnent la vie , t'échauffent de
leurs feux les plus doux ; Kanhuis-
cap , tu nourris dans mon cœur la
plus flatteuse espérance. Les pro-
grès que tu fais dans la langue des
Espagnols , t'ont déjà instruit que
les premiers vaisseaux qu'on at-
tend sur le rivage que tu habites ,
viennent de la terre du Soleil. Tu
sauras le sort de celle pour qui
seule je respire : juge avec quelle

impatience j'attends que tu m'en instruises. Je me suis peint d'avance l'étendue de ma félicité. L'état de Zilia s'est dévoilé à mes yeux : je l'ai vue , je la vois encore , remise à la garde du Soleil , n'ayant d'autre tristesse que celle de mon éloignement , parer les autels de ce Dieu de sa beauté , autant que des ouvrages de ses mains. Ainsi qu'une fleur précieuse , qui , après l'orage , encore agitée par les vents , reçoit les premiers rayons du Soleil , l'eau qui la couvre ne sert qu'à augmenter son éclat : de même Zilia paroît plus belle et plus chère à mon cœur. Tantôt , je la vois comme le Soleil , lorsqu'après une longue

obscurité , sa lumière plus vive frappe nos yeux éblouis , et nous annonce la renaissance d'un beau jour. Tantôt , je suis à ses pieds. Je ressens le trouble, l'émotion , le plaisir , le respect , la tendresse , tous les sentimens qui m'agitoient , lorsque je jouissois de sa vue ; ceux-mêmes dont son cœur étoit ému , Kanhuiscap , je les éprouve. Que les chaînes de l'illusion sont fortes ! mais qu'elles sont aimables ! mes maux réels sont détruits par des plaisirs apparens. Je vois Zilia heureuse , mon bonheur est certain.

O mon cher Kanhuiscap , ne trompe pas un espoir qui fait ma félicité , et qui peut être détruit

par la seule impatience. Que le moindre retardement , généreux ami , ne differe pas mon bonheur. Que tes quipos , noués par les mains de l'allégresse , me soient portés par les vents devenus plus prompts , et que pour prix de ton amitié , les parfums les plus exquis se répandent toujours sur ta tête.

L E T T R E V I.

A U M Ê M E.

*Les inquiétudes d'Aza sont calmées
par les nouvelles que son ami lui
donne de Zilia.*

DE quelle eau délicieuse te sers-tu , cher ami , pour éteindre le

feu cruel qui dévorait mon cœur ?
Aux inquiétudes qui m'agitoient
sans cesse , à la douleur qui m'ac-
cabloit , tu fais succéder la joie
et le calme. Je vais revoir Zilia.
O bonheur presque inespéré ! Je
ne la vois point encore , ô cruel
éloignement ! En vain mon cœur
devance ses pas : en vain toute
mon ame vole se confondre dans
la sienne , il m'en reste assez pour
sentir que je suis séparé de Zilia.

Je vais la revoir , et cette con-
solante pensée , loin de calmer
mon inquiétude , accroît mon im-
patience. Séparé de ma vie même ,
juge quels tourmens j'endure. A
chaque instant je meurs , je ne
renais que pour désirer. Semblable

au chasseur qui augmente , en courant l'éteindre , la soif qui le devore , mon espoir rend plus vive la flamme qui me consume ; plus je suis prêt de m'unir à Zilia , plus je crains de la perdre. Pour combien de tems , fidele ami , un moment ne nous a-t-il pas déjà séparés , et ce moment cruel , au comble de ma félicité , je le craindrai encore.

Un élément aussi barbare qu'inconstant , est le dépositaire de mon bonheur. Zilia , me dis-tu , abandonne l'empire du Soleil , pour venir dans ces climats affreux. Long-tems errante sur les mers , avant de me rejoindre , quels dangers n'aura-t-elle pas à

courir , et combien davantage n'en
aurai - je pas à craindre pour elle ?
Mais dans quel égarement me
plonge mon amour ? Je redoute
mes maux , quand tout me pro-
met des plaisirs , des plaisirs dont
l'idée seule ! . . . Ah ! Kanhuiscap !
quelle joie , quel sentiment jus-
qu'alors inconnu ! . . . Tous mes
sens se séparent pour goûter le
même plaisir. Zilia s'offre à mes
yeux : J'entends les tendres accens
de sa voix ; je l'embrasse ; je
meurs.



L E T T R E V I I.

A U M Ê M E.

Aza chez Alonzo, qui l'instruit des mœurs des Espagnols.

SI, susceptible d'altération, quelque chose pouvoit diminuer ma joie, Kanhuiscap, le terme où tu remets mon bonheur, pourroit l'affoiblir.

Avant que de me rendre heureux, il faut que le Soleil éclaire cent fois le monde ! Avant cet espace immense de tems, Zilia ne peut m'être rendue !

En vain l'amitié s'efforce de me dédommager des rigueurs de mon

sort ; elle ne peut m'arracher à mon impatience.

Alonzo , que l'injuste Capa-Inca des Espagnols a nommé pour s'asseoir avec mon pere sur le trône du Soleil ; Alonzo , à qui les Espagnols m'ont confié , veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne , les mœurs de ses compatriotes qu'il me fait observer , les amusemens qu'il cherche à me procurer , les réflexions où je m'abandonne moi-même , ne font que la charmer.

La douleur amere où m'avoit plongé la séparation de Zilia , m'avoit empêché jusqu'ici de faire aucune attention sur les objets qui m'environnent. Je ne voyois , je

n'espérois que des maux. Je me plaisois , pour ainsi dire , dans mon infortune. Je ne vivois point ; pouvois-je rien considérer ? Mais à peine ai-je donné à la joie les momens que l'amour lui devoit , que j'ai ouvert les yeux. Quel spectacle alors m'a frappé ! puis-je te peindre combien il me surprend encore ? Je me trouve seul au milieu d'un monde que je n'eusse jamais imaginé. J'y voyois des hommes semblables à moi. Une surprise égale les saisit et me frappe. Mes regards avides se confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite et circule sans cesse dans le même espace , où il semble que le sort l'ait renfermée ;

Je me voyois d'autres qu'on ne voit presque jamais, et qui ne se distinguent de ce peuple laborieux que par leur oisiveté : des cris, des querelles, des combats, un bruit affreux, un trouble continuel : voilà d'abord tout ce que je pus discerner.

Dans ces commencemens, mes regards, embrassant trop de choses, n'en pouvoient distinguer aucune. Je ne fus pas long-tems à m'en apercevoir : c'est pourquoi je résolus de leur prescrire des bornes, et de commencer à réfléchir sur ce que je voyois de plus près ; c'est ainsi que la maison d'Alonzo est devenue le siège de mes pensées. Les Espagnols, que j'y vois, m'ont paru un objet assez consi-

dérable pour m'occuper quelque tems, et me faire juger par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. Alonzo, qui a habité assez de tems dans nos contrées, et qui conséquemment n'ignore ni nos usages, ni notre langue, m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami sincère, dégagé des préjugés de sa nation, m'en fait souvent sentir le ridicule. Regardez cet homme grave, me disoit-il l'autre jour, qu'à son regard fier, sa moustache retroussée, son bonnet enfoncé, et à sa suite nombreuse, vous prenez déjà pour un second Huyana-Capac (1) :

(1) Nom du plus grand conquérant du Pérou.

c'est un Cucipatas qui a promis à notre Pachacamac d'être humble, doux et pauvre. Celui-ci à qui la liqueur qu'il prend à si grands traits, ne laissera bientôt plus aucune marque de raison, est un Juge qui, dans une heure au plus, va décider de la vie ou de la fortune d'une douzaine de citoyens. Cet homme qui est encore plus amoureux de lui-même, que de cette dame auprès de laquelle il paroît si empressé; qui à peine peut supporter la chaleur du jour, et l'habit parfumé qui le couvre; qui parle avec tant de feu de la moindre bagatelle; dont la débauche a creusé les yeux, pâli le visage et éteint même jusqu'à la

voix , est un guerrier qui va conduire trente mille hommes au combat.

C'est ainsi , Kanhuiscap , qu'à l'aide d'Alonzo , je vois dissiper pendant quelques momens l'inquiétude qui me consume. Mais hélas ! qu'elle reprend bientôt la place ! Les amusemens de l'esprit le cedent toujours aux affections du cœur.



L E T T R E V I I I.

A U M Ê M E.

*Aza peint à son ami le caractere
d'Alonzo.*

LES observations qu'Alonzo me fait faire sur les caracteres de ses concitoyens , ne m'empêchent pas de jeter quelquefois les yeux sur le sien. Admirateur des vertus de cet ami sincere , je ne laisse pas d'en remarquer les défauts. Sage , généreux et vaillant , il est cependant foible , et donne dans les ridicules qu'il condamne. Voyez ce guerrier respectable et terrible , me disoit-il , ce ferme défenseur

de notre patrie , cet homme qui d'un seul coup d'œil se fait obéir par un millier d'autres , il est esclave dans sa propre maison , et soumis aux moindres volontés de sa femme. Ainsi me parloit Alonzo , lorsque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectoit , aux tendres embrassemens de son pere , je ne pus douter qu'Alonzo ne fût , à l'égard de sa fille , dans le cas du guerrier dont il venoit de blâmer la foiblesse pour sa femme. Ne crois pas que cet Espagnol soit le seul de sa nation qui ne pardonne pas aux autres ses propres foiblesses. Je me promenois un de ces jours dans un jardin , où dans la foule je distinguai un
petit

petit
teur
étoit
Ama
dans
se to
pêch
infor
éclats
traire
toien
quand
presq
mier ,
du pe
marqu

(1) E

(2) C

Ton

petit monstre : il étoit de la hauteur d'une Vicunna (1) : ses jambes étoient contournées comme un Amaruc (2), et sa tête , enfoncée dans ses épaules , pouvoit à peine se tourner. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre le sort de cet infortuné , lorsque de grands éclats de rire vinrent à me distraire. Je regardai d'où ils par- toient. Quelle fut ma surprise, quand je vis que c'étoit un homme presque aussi difforme que le premier , qui se railloit de la taille du petit monstre , et en faisoit remarquer à d'autres la singularité.

(1) Espece de Chevre des Indes.

(2) Couleuvre des Indes.

Se peut-il que nous ne reconnoissions pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres? Se peut-il que l'excès d'une vertu devienne une foiblesse? Alonzo, soumis à sa fille, seroit inexcusable de ne la pas aimer. La vivacité de l'esprit, les graces, la beauté, le Dieu créateur lui a tout donné. Son port, ses regards languissans, malgré le feu qui les anime, le vif éclat de son teint, me font assez juger qu'elle a un cœur sensible, mais vain; doux, mais ardent dans ses moindres desirs.

Quelle différence, ami, entre elle et Zilia! Zilia, qui, ignorant presque sa beauté, voudroit la

cacher à tout autre qu'à son vainqueur ; elle que la modestie et la candeur conduisent , et dont le cœur , occupé seul par l'amour le plus pur et le plus rendre , ne sent point les mouvemens de l'orgueil , et méprise les détours de l'art ; elle qui pour plaire ne sait qu'aimer ; elle enfin Quelle flamme ardente consume mon ame ? Zilia ! ma chere Zilia ! ne me seras-tu jamais rendue ? Qui peut retarder encore notre félicité ? Les dieux seroient-ils jaloux des plaisirs d'un mortel ? Ah ! cher ami , si ce n'est que pour eux que l'amour doit avoir des douceurs , pourquoi nous font-ils connoître la beauté ? ou pourquoi , maîtres

de nos cœurs , nous laissent-ils
desirer un bonheur qui les of-
fense ?

L E T T R E · I X.

A U M Ê M E.

*Mœurs et conduite des Espagnols ,
tout autres en Espagne qu'au
Mexique.*

SANS le secours de la langue
Espagnole , les réflexions , qu'A-
lonzò me fait faire , ne pouvoient
pas être portées à un certain point ,
et celles où je me livre moi-
même , ne pouvoient qu'être su-
perficielles. Cherchant à charmer
mon impatience , j'ai demandé un

maître qui pût m'instruire dans cette langue. Les connoissances qu'il m'a communiquées , me mettent déjà en état de profiter des conversations , et d'examiner de plus près le génie et le goût d'une nation qui semble n'avoir été créée que pour la destruction de la terre , dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je pensois que ces barbares ambitieux , occupés à faire le malheur des peuples qui les ignorent , ne s'abreuvoient que de sang , ne voyoient le Soleil qu'au travers d'une obscure fumée , et s'occupoient uniquement à forger la mort ; car (tu le sais aussi-bien que moi) ce tonnerre dont ils nous

ont frappé , avoit été créée par eux. Je croyois ne rencontrer dans leurs villes , que des artisans de la foudre , des soldats s'exerçant à la course et au combat , des princes teints du sang qu'ils ont versé , bravant , pour en répandre encore , les chaleurs du jour , la glace des ans , la fatigue et la mort.

Tu prévois ma surprise , lorsqu'à la place de ce théâtre sanglant qu'avoit élevé mon imagination , j'ai vu le trône de la clémence.

Ces peuples , qui , je crois , n'ont été cruels que pour nous , paroissent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié semble

lier les concitoyens. Ils ne se rencontrent jamais qu'ils ne se donnent des marques d'estime, d'amitié et même de respect. Ces sentimens brillent dans leurs yeux, et commandent à leur corps. Ils se prosternent les uns devant les autres. Enfin, à leurs embrassemens continuels, on les prendroit plutôt pour une famille bien unie, que pour un peuple.

Ces guerriers qui nous ont paru si redoutables, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux et prévenans. La mollesse qui les gouverne, la peine qu'un rien leur coûte, les plaisirs qui font leur unique étude,

et les sentimens d'humanité qu'ils laissent paroître , me feroient croire qu'ils auroient deux corps, l'un pour la société , l'autre pour la guerre.

Quelle difference en effet ! Ami, tu les as vu porter dans nos murs désolés , l'horreur , l'épouvante et la mort. Les cris de nos femmes expirantes sous leurs coups , la vieillesse respectable de nos peres, les sons douloureux que produisoient à peine les tendres organes de nos enfans , la majesté de nos autels , la sainte horreur qui les environne , tout ne faisoit qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils fouloient aux pieds,

honorer la vieillesse , rendre une main secourable à l'enfance , et respecter les temples qu'ils profanoient. Kanhuiscap , seroit-ce donc les mêmes hommes ?

L E T T R E X.

A U M Ê M E.

Réflexions d'Aza sur la variété du goût des Espagnols.

P L U S je réfléchis sur la variété du goût des Espagnols , moins j'en découvre le principe. Cette nation n'en paroît avoir qu'un qui soit général ; c'est celui qui la porte à l'oisiveté. Il y a cependant une divinité à-peu-près du même nom ;

c'est le bon goût. Une foule choisie d'adorateurs lui sacrifie tout, jusqu'à son repos ; quoique cependant une partie ignore (et cette partie est la plus sincère) quel est ce dieu ; l'autre , plus orgueilleuse , en donne des définitions qui ne sont pas plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'est , selon bien des gens un dieu , qui , pour être invisible , n'en est pas moins réel. Chacun doit sentir ses inspirations. Il faut convenir avec le sculpteur , qu'on le voit caché sous un masque hideux qui paroît voltiger sur deux ailes de chauve-souris , et qu'un petit enfant enchaîne galamment avec une

guirlande de fleurs. Une espece d'homme , qu'on appelle ici petit-mâitre , vous forcera de dire que ce dieu est plutôt dans son pourpoint , que dans celui d'un de ses pareils ; et la preuve qu'il en apportera (à laquelle vous ne pourrez vous refuser) , c'est que les fentes de son pourpoint sont plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avoit fait un récit fort incertain. A peine l'eus-je apperçu , que je vis près la porte deux troupes d'Espagnols , qui sembloient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'ac-

compagnoit quel étoit le sujet de leur division. C'est , me dit-il , un grand point : il s'agit de décider de la réputation de ce temple , et du rang qu'il doit tenir chez la postérité. Ces gens que vous voyez sont des connoisseurs. Les uns soutiennent que c'est une masse de pierre qui n'a rien de rare , que son énormité , et les autres opposent que cet édifice n'est rien moins qu'énorme , et qu'il est construit dans le bon goût.

Après avoir laissé ce peuple de connoisseurs , j'entrai dans le temple. A peine eus-je fait quelques pas , que je vis peint , sur un lambris , un vieillard vénérable ,

dont la grandeur et la noblesse des traits inspiroit le respect. Il paroissoit porté sur les vents, et étoit environné de petits enfans ailés qui baissoient les yeux vers la terre. Que représente ce tableau, demandai-je ? C'est, me répondit un vieux Cucipatas, après plusieurs inclinations, le portrait du maître de l'univers, qui, d'un souffle, a tout tiré du néant. Mais, interrompit-il avec précipitation, avez-vous examiné ces pierres précieuses qui couvrent cet autel ? Il n'avoit pas achevé ces paroles, que la beauté d'une de ces pierres m'avoit déjà frappé. Elle représentoit un homme la tête ceinte de laurier. Je ne fus

pas long-tems à m'informer quel étoit cet homme qui avoit mérité une place à côté d'un dieu. C'est, me dit le Cucipatas, d'un air riant, la tête du prince le plus cruel et le plus méprisable qui ait jamais existé. Cette réponse me jeta dans une suite de réflexions que le défaut d'expressions m'empêcha de communiquer. Revenu de mon premier étonnement, d'un pas respectueux je quittois le temple, lorsqu'un autre objet m'arrêta. Dans l'endroit le plus obscur, à travers la poussière, mes yeux démêlerent la tête d'un vieillard. Il n'avoit ni la majesté, ni le visage du premier. Quel fut mon étonnement, quand on voulut me

persuader que c'étoit le portrait du même dieu , seul créateur de toutes choses. Le peu de respect que ce Cucipatas paroissoit avoir pour ce portrait , m'empêcha de le croire , et je sortis indigné contre cet imposteur.

Quelle apparence en effet , Kanhuiscap , que les mêmes hommes , dans le même lieu , foulent aux pieds le dieu qu'ils adorent ?

Ce n'est pas-là la seule contradiction que les Espagnols aient avec eux-mêmes : rien de plus fréquent que celles que le tems opere sur eux.

Pourquoi détruit-on ce palais , auquel la solidité promettoit encore un siècle au moins de durée ?

C'est, m'a-t-on répondu, parce qu'il n'est plus de goût. C'étoit dans son tems un chef-d'œuvre construit à grands frais ; mais il est ridicule aujourd'hui. Quoique cette nation soit esclave de ce prétendu bon goût, elle dispense cependant d'en posséder en propre. Il y a ici des gens de goût, qui, payés pour en avoir, vendent chèrement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui ont la réputation de se vêtir avec une certaine élégance, dont, à le croire, on fait un grand cas : pour contraster avec lui, il me montra en même tems quelqu'un qui passoit pour

n'avoir aucun goût. Je ne savois en faveur duquel me décider, lorsque le public devant qui ils étoient, porta le jugement en se moquant de tous les deux. De-là, la seule différence positive que je pus établir entre l'homme de goût et celui qui en manque, c'est qu'ils s'écartent de la nature par deux chemins différens, et que ce dieu qu'ils appellent bon goût, choisit sa demeure, tantôt au bout de l'une de ces routes, tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable sentier. On le honnit, on le méprise, jusqu'à ce que ce dieu, venant à changer de séjour, le mette en droit, au moment

qu'il y pense le moins , de rendre
aux autres la pareille.

Cependant , Kanhuiscap , à en-
tendre les Espagnols , rien n'est
plus constant que le goût , et s'il
a changé tant de fois , c'est que
leurs ancêtres ignoroient le vé-
ritable. Que je crains bien que le
même reproche ne soit encore
dans la bouche du dernier de
leurs descendans !



Aza

T' A

Kanh

que,

habit

n'est

tueux

de la

senti

natur

cœur

qui

proh

L E T T R E X I.

A U M Ê M E.

Aza continue ses réflexions sur les vices des Espagnols.

T'AVOUERAI-JE ma surprise, Kanhuiscap, lorsque j'ai appris que, dans ces climats que je croyois habités par la vertu même, ce n'est que par force qu'on est vertueux? La crainte du châtiment et de la mort inspire seule ici des sentimens que je croyois que la nature avoit gravés dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne sont remplis que de la prohibition du crime. Il n'est

point d'horreur que l'on puisse imaginer , qui n'y trouve son châ-
timent : que dis-je ? son exemple.
Oui , c'est moins une sage pré-
voyance , que les modeles du
crime , qui a dicté les loix qui le
défendent. A en juger par ces loix ,
quels forfaits les Espagnols n'ont-
ils pas commis ? Ils ont un dieu , et
l'ont blasphémé ; un roi , et l'ont
outragé ; une foi , et l'ont violée.
Ils s'aiment , se respectent les uns
les autres , et cependant ils se
donnent la mort. Amis , ils se
trahissent ; unis par leur religion ,
ils se détestent. Où donc est , me
demandé - je sans cesse , cette
union que j'avois trouvée d'abord
parmi ces peuples ; ce lien char-

uisse
châ-
mple
pré-
s du
ui le
loix
l'ont-
u, et
l'ont
olée.
s uns
ls se
ls se
ion,
, me
cette
bord
char-

mant, dont il sembloit que l'a-
mitié enchaînoit leurs cœurs ?
Puis-je croire qu'il ne se soit
formé que par la crainte ou par
l'intérêt ? Mais ce qui m'étonne
le plus, c'est l'existence des loix.
Quoi ! un peuple, qui a pu violer
les droits les plus saints de la na-
ture et étouffer sa voix, se laisse
gouverner par la voix presque é-
teinte de ses ancêtres ? Quoi ! ces
peuples, pareils à leurs Hamas,
ouvrent la bouche au frein que
leur présente un homme dont ils
viennent de déchirer le semblable !
Ah ! Kanhuiscap, que malheureux
est le prince qui regne sur de
tels peuples ? Combien de pièges
n'a-t-il pas à éviter ? Il faut qu'il

soit vertueux , s'il veut conserver son autorité , et sans cesse le crime est devant ses yeux : le parjure l'environne , l'orgueil devance ses pas : la perfidie , baisant les yeux , suit ses traces , et il n'apperçoit jamais la vérité qu'à la fausse lueur du flambeau de l'envie.

Telle est la véritable image de cette foule qui environne le prince et qu'on appelle la cour. Plus on est près du trône , plus on est loin de la vertu. Un vil flatteur s'y voit à côté du défenseur de la patrie ; un bouffon auprès du ministre le plus sage ; et le parjure , échappé au supplice qu'il mérite , y tient le rang dû à la probité. C'es

pourtant dans le sein de cette foule
de criminels heureux , que le roi
prononce la justice. Là , il semble
que les loix ne lui sont apprises
que par ceux qui les violent eux-
mêmes. L'arrêt qui condamne un
coupable , est souvent signé par
un autre.

Car , quelques rigoureuses que
soient les loix , elles ne le sont
pas pour tout le monde. Dans le
cabinet d'un juge , une belle femme
tombant en pleurs à ses genoux ,
un homme qui apporte un amas
assez considérable de pieces d'or ,
blanchissent aisément l'homme le
plus criminel , tandis que l'inno-
cent expire dans les tourmens.

C'est Ah ! Kanhuiscap , qu'heureux

sont les enfans du Soleil que la vertu seule éclaire ! Ignorant le crime , ils n'en craignent pas la punition ; et comme elle est leur juge , la nature seule est leur loi.

LETTRE XII.

AU MÊME.

Continuation du même sujet.

RAREMENT le premier point de vue d'où l'on considère les choses , est le plus juste. Quelle différence, Kanhuiscap , entre ce peuple et celui que j'avois vu la première fois. Toute sa verru n'est qu'un voile léger , à travers lequel

on distingue les traits de ceux qui veulent s'en couvrir : sous l'éclat éblouissant des plus belles actions , on entrevoit toujours la semence de quelque vice. Ainsi les rayons du Soleil , qui semblent donner à la rose une plus belle couleur , nous font mieux appercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil insupportable est la source de cette aimable union qui m'avoit d'abord charmée. Ces tendres embrassemens , ce respect affecté partent du même principe. La moindre inflexion de corps est regardée ici comme un devoir exigé seul par le rang et l'amitié ; et les hommes les plus vils de ce royaume , qui se haïssent davan-

tage , se rendent mutuellement ce faux hommage.

Un grand passe devant vous : il se découvre ; c'est un honneur : il vous sourit ; c'est une grace : mais on ne pense pas qu'il faut acheter ce salut si honorable , ce sourire si flatteur , par un millier d'abbaïssemens et de peines. Jemments, il faut être esclave , pour recevoir des honneurs.

L'orgueil a encore ici un autre voile : c'est la gravité , ce vernis qui donne un air de raison aux actions les plus insensées. Tel seroit un homme généralement estimé , s'il avoit eu la foiblesse de contraindre son enjouement , qu'avec toute la prudence et l'espe

possible , est regardé comme un
étourdi. Etre sage , ce n'est rien ;
le paroître , c'est tout,

Cet homme , dont la sagesse et
les talens répondent à la douceur
qui est peinte sur son visage , me
disoit l'autre jour Alonzo ; ce
génie , presque universel , a été ex-
clus des charges les plus impor-
tantes , pour avoir ri une fois
inconsidérément.

Il ne faut donc pas s'étonner ,
Kanhuisap , si l'on fait ici de
très-grandes sottises de sang froid,
Aussi ce sérieux affecté ne fait-il
pas sur moi une grande impres-
sion. J'apperçois l'orgueil de celui
qui l'affecte , et plus il s'estime ,
plus je le méprise. Le mérite et

l'enjouement sont - ils donc des êtres antipathiques ? Non , la raison ne perd jamais rien aux plaisirs que l'ame seule ressent.

L E T T R E X I I I .

A U M Ê M E .

*Embarras et fausses idées d'Aza
sur les principaux dogmes du
Christianisme.*

J E ne puis m'empêcher de te le répéter encore , Kanhuiscap ; les Espagnols me paroissent quelque chose d'indéfinissable. A toutes les contradictions qu'ils font paroître j'en vois tous les jours succéder de

not
cell
qu'
auc
la m
dan
cas
enfin
jour
tem
Q
(1)
qui pa
impar
(2)
remme
temples
caracté
froient.

nouvelles. Que penseras - tu de celle-ci ? Cette nation a un dieu (1) qu'elle adore , et loin de lui faire aucune offrande , c'est ce dieu qui la nourrit. On ne remarque point dans ses temples aucuns Curacas (2) , symboles de ses besoins ; enfin il y a certains tems de la journée , où l'on prendroit les temples pour des palais déserts. Quelques vieilles femmes y de-

(1) Il faut observer que c'est un Péruvien qui parle , et qu'il n'a qu'une connoissance imparfaite de notre culte.

(2) Statues de différens métaux , et différemment habillées , qu'on plaçoit dans les temples. C'étoient des especes d'*ex voto* qui caractérisoient les besoins de ceux qui les offroient.

meurent cependant presque tout le jour. L'air de dévotion qu'elles affectent , les larmes qu'elles répandent , me les avoient d'abord fait estimer. Le mépris qu'on faisoit d'elles me touchoit , lorsque Alonzo fit cesser ma surprise. Que ces femmes , me dit-il , qui ont déjà acquis votre estime , vous sont peu connues ! Une de celles que vous voyez , est payée par des femmes prostituées pour trafiquer leurs charmes.

Cette autre sacrifie son bien et son repos à la désolation de sa famille.

Meres dénaturées , les unes confient leurs enfans à des gens à qui elles ne voudroient pas

confier le meindre bijou , pour venir adorer un dieu qui , comme elles en conviennent, ne leur ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfans.

Les autres , revenues des plaisirs du monde , parce qu'elles ne les peuvent plus goûter , se font ici devant leur dieu une vertu des vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces nations barbares , Kanhuiscap , sont difficiles à accorder avec elles-mêmes. Leur religion n'est pas plus aisée à concilier avec la nature. La conduite de leur dieu , à leur égard , est aussi variable que la leur envers lui (1).

(1) C'est toujours un Péruvien qui parle.

Ils reconnoissent, comme nous, un dieu créateur. Il differe, il est vrai, du nôtre, en ce qu'il n'est qu'une pure substance, ou pour mieux dire, que l'assemblage de toutes les perfections. Nulle borne ne peut être prescrite à sa puissance, nulle variation ne peut lui être imputée; la sagesse, la bonté, la justice, la toute-puissance, l'immutabilité composent son essence. Ce dieu a toujours existé et existera toujours. Voilà la définition que m'en ont donnée les Cupipatas de cet empire qui n'ignorent rien de ce qui s'est passé depuis, et même avant la création du monde.

Ce fut ce dieu qui mit les

hommes sur la terre , comme dans un lieu de délices. Il les plongea ensuite dans un abîme de miseres et de peines ; après quoi il les détruisit. Un seul homme cependant fut excepté de la ruine totale , et repeupla le monde d'hommes encore plus méchans que les premiers. Cependant dieu , loin de les punir , en choisit un certain nombre , à qui il dicta ses loix , et promit d'envoyer son fils. Mais ce peuple ingrat , oubliant les bontés de son dieu , immola ce fils , le gage le plus cher de sa tendresse. Rendu par ce crime l'objet de la haine de son dieu , cette nation éprouva sa vengeance : sans cesse errante de contrée en

contrée , elle remplit l'univers du spectacle de son châtiment ; ce fut à d'autres hommes , jusqu'alors plus dignes de la colere céleste , que ce fils tant promis prodigua ses bienfaits. Ce fut pour eux qu'il institua de nouvelles loix , qui ne diffèrent qu'en peu de choses des anciennes.

Voilà , sage ami , la conduite de ce dieu envers les hommes. Comment l'accorder avec son essence ? Il est tout-puissant , immuable. C'est pour les rendre heureux qu'il créa ces peuples , et cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux ; ses loix leur défendent le

plais
com
juste
desc
si sé
est l
pres
P
té ,
gess
être
gno
avec
ton
sans
vice
pro
ce
qui

plaisir qu'il a fait pour eux ,
comme eux pour le plaisir. Il est
juste , et ne punit pas dans les
descendans les crimes qu'il a punis
si sévèrement dans les peres. Il
est bon , et sa clémence se lasse
presqu'aussi-tôt que sa sévérité.

Persuadés qu'ils sont de la bon-
té , de la puissance et de la sa-
gesse de ce dieu , tu croiras peut-
être , Kanhuiscap , que les Espa-
gnols , fideles à ses loix , les suivent
avec scrupule. Si tu le penses , que
ton erreur est grande ! Abandonnés
sans cesse et sans réserve à des
vices défendus par ces loix , ils
prouvent , ou que la justice de
ce dieu n'est pas assez grande ,
qui ne punit pas des actions qu'il

défend , ou que sa volonté est trop
sévère , qui défend des actions
que sa bonté l'empêche de punir.

L E T T R E X I V.

A U M Ê M E.

*Zilia toujours présente au souvenir
d'Aza , au milieu de ses réflexions.
Intrigues et hypocrisie des femmes
Espagnoles.*

P E U T - E T R E as-tu pensé , fidele
ami , qu'adoucie par le tems , l'im-
patience qui dévorait mon cœur
s'étoit enfin ralentie. J'excuse ton
erreur ; je l'ai causée moi-même.
Les réflexions auxquelles tu m'as

vu livré quelque tems ne pouvoient partir que d'une ame tranquille, ainsi que tu le pensois. Quitte une erreur qui m'offense. Souvent l'impatience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprouvé. Mon esprit contemploit d'un œil incertain les différens objets qui s'offroient devant moi ; mon cœur n'en étoit pas moins dévoré d'impatience. Toujours présente à mes yeux, Zilia me conservoit à mon inquiétude, dans les momens même où ma philosophie te sembloit un garant de mon repos.

Les sciences et l'étude peuvent distraire, mais elles ne font jamais

oublier les passions ; et quand elles auroient ce droit , que pourroient-elles sur un penchant que la raison autorise ? Tu le sais , mon amour n'est point une de ces vapeurs passageres que le caprice fait naître , et que bientôt il dissipe. La raison qui me fit connoître mon cœur , m'apprit qu'il étoit fait pour aimer. Ce fut à la lueur de son flambeau que la première fois j'aperçus l'amour. Pourrois-je ne le pas suivre ? Il me montrait la beauté dans les yeux de Zilia : il me fit éprouver sa puissance , ses douceurs , ma félicité ; et loin de s'opposer à mon bonheur , la raison m'apprit qu'elle n'étoit

souvent que l'art de faire naître
et durer les plaisirs.

Juge à présent , Kanhuiscap ,
si la philosophie a pu diminuer
mon amour. Les réflexions que je
fais sur les mœurs des Espagnols ,
ne peuvent que l'augmenter. La
disproportion de vertu , de beau-
té , de tendresse que je remarque
entre elles et Zilia , me fait trop
connoître combien il est cruel
d'en être séparé.

Cette innocente candeur , cette
franchise aimable , ces doux trans-
ports où son ame se livroit , ne
sont ici que les voiles dont se
couvrent la licence et la perfidie.
Cacher l'ardeur la plus vive ,
pour en faire paroître une que

l'on ne ressent pas , loin d'être puni comme un crime , est regardé comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier , c'est un crime : ne pas plaire à tous , c'est une honte : tels sont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur , si c'en est un ; d'être décidée belle , il faut qu'elle se prépare à recevoir l'hommage d'une foule d'adorateurs , à qui elle doit tenir compte de leur culte , au moins par un coup-d'œil chaque jour. Quand la personne , qui jouit de cette réputation , est ce qu'on appelle coquette , la première démarche qu'elle fait ,

est p
celui
déco
ses
tend
l'épo
cœur
éclat
les
publ
exer
ses
en
A
tôt
eux
cach
les
rag

est pour démêler dans la troupe celui qui est le plus opulent. Cette découverte une fois faite , tous ses soins , ses actions doivent tendre à lui plaire : elle y réussit , l'épouse , alors elle consulte son cœur. Sa beauté prend un nouvel éclat , elle va tous les jours dans les temples et dans les endroits publics ; là , à travers un voile qui exempte son front de rougir , et ses yeux de baisser , elle passe en revue la troupe fidelle.

Alvarès et Pedre partagent bientôt son cœur. Elle balance entre eux , se décide pour le premier , cache son choix à tous les deux , les laisse soupirer ; sans décourager Pedre , rend Alvarès heu-

reux , s'en dégoûte , retourne à Pedre , qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'est pas là le plus difficile de ses entreprises. il faut qu'elle persuade à tout le monde qu'elle chérit son mari , et qu'elle fasse connoître à son époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme sage.

Le public a aussi un devoir à remplir , dont il s'acquitte très-bien , c'est de faire souvenir le mari de ce qu'il a épousé une belle femme.

Il n'est point jusqu'à Zulmire , dont ces contagieux exemples n'aient perverti le cœur. Je crois qu'enfant encore , elle avoit la passion dangereuse de vouloir

plair
ses m
ont
sembl
cour
pass
se p
sout
qu'i
la v
tanc
mar

plaire. Ses moindres mouvemens, ses regards les plus indifférens, ont toujours quelque chose qui semble partir du cœur. Ses discours sont flatteurs, ses yeux passionnés, et sa voix touchante se perd souvent dans de tendres soupirs. C'est ainsi, Kanhuiscap, qu'ici, par des secrets différens, la vertu a les dehors du vice, tandis que le vice se couvre du manteau de la vertu.



L E T T R E X V.

A U M Ê M E.

*Aza , mieux instruit sur la nature
des astres et du tonnerre , revient
des anciens préjugés de sa nation.*

O VÉRITÉ qui me surprend
encore ! ô connoissance profonde !
Kanhuisap , le Soleil , ce chef-
d'œuvre de la nature , la terre (1) ,
cette mere féconde , ne sont point
des dieux. Un créateur différent du
nôtre les a produits ; d'un regard
il peut les détruire. Confondus

(1) Les Péruviens adoroient la terre sous
le nom de *Mamachaa*.

dans un vaste chaos, enveloppés d'une matière grossière, du sein de la confusion il tira ces Astres lumineux et les peuples qui les adorent. A toute matière il donna une vertu productive. Le Soleil, à sa voix, distribua la lumière ; la lune reçut ses rayons, nous les transmit. La terre produisit, alimenta par ses sucs, ces arbres, ces animaux que nous adorons. La mer ; qu'un dieu seul pouvoit dompter, nous nourrit des poissons qu'elle renfermoit : et l'homme, créé maître de l'univers, régna sur tous les animaux.

Voilà, cher ami, ces mystères dont l'ignorance a causé nos mal-

heurs. Si , instruits comme les Espagnols des secrets de la nature, nous eussions su que ce foudre qu'ils ont lancé sur nous, n'étoit qu'un amas de matiere, que nos climats renfermoient ; qu'Yalpor même , ce dieu terrible , n'étoit qu'une vapeur que la terre produisoit , et que le hasard guidoit dans sa chute ; que ces Hamas furieux , qui fuyoient devant nous , pouvoient nous être soumis ; paisibles témoins de la grandeur de nos peres , eussions-nous servi de triomphe à ces barbares ?

Il semble en effet , Kanhuis-cap , que la nature n'ait point de voile pour ces peuples ; ses actions

les plus cachées leur sont connues.
Ils lisent au plus haut des cieux
et dans les plus profondes abîmes;
et il semble qu'il n'appartienne
plus à la nature de changer ce
qu'ils ont une fois prévu.



L E T T R E X V I.

A U M Ê M E.

*Pratiques de religion hypocrites et
superstitieuses chez les Espa-
gnols. Réflexions sensées d'Aza
sur les Auto-da-Fé.*

L'AUROIS-JE pu penser , Kan-
huiscap , que ces peuples que la
raison elle-même semble éclairer ,
fussent les esclaves des sentimens
de leurs ancêtres ? Quelque fausse
qu'elle soit , une opinion reçue
doit être suivie. On ne peut la
combattre , sans risquer d'être
taxé , au moins , de singularité.

Le sentiment naturel , cette
voix

et
pa-
za
an-
la
er,
ns
sse
ue
la
re
te
ix
2

v
sa
es
ty
es
qu
pa
ce
à
pl
tit
qu
ho
des
de
ter
la
con
que

vois
sans
est
tyra
est p
qui
pas
cepe
à va
plus
titio
qui
hom
des
de la
tera
la jo
cont
quel

To

voix si distincte qui nous parle sans cesse , ce brillant flambeau est éteint par un préjugé ; c'est un tyran , qui , pour être haï , n'en est pas moins puissant ; un fourbe , qui , pour être connu , n'en est pas moins dangereux. Ce tyran cependant ne seroit pas difficile à vaincre , s'il n'avoit un soutien plus dangereux que lui , la superstition. C'est cette fausse lumière qui conduit ici la plupart des hommes , qui leur fait préférer des opinions fabuleuses à la force de la vérité. Un homme qui visitera les temples plusieurs fois dans la journée , s'il y paroît dans une contenance hypocrite et outrée , quelque vice dont il soit la proie ,

quelque crime qu'il commette , sera généralement estimé , tandis que le plus vertueux , qui aura secoué le joug de ses préjugés , ne s'attirera que des mépris. L'homme d'esprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme sans préjugé passe ici pour un impie. Il n'est pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle sage : il faut ajouter à ce titre celui de dévot , ou l'on vous gratifie du nom de libertin. Les distributeurs de l'estime publique , ces gens si méprisables par eux-mêmes , n'admettent jamais de classe intermédiaire. N'être ni dévot ni libertin , c'est pour eux un problème ; c'est être à leurs yeux éblouis ,

ce que leur sont les amphibies ,
un monstre.

Les Espagnols ont deux divinités ; l'une préside à la vertu , l'autre au crime. Si sans affectation vous vous contentez de sacrifier intérieurement à la première , on vous taxe bientôt d'adorer l'autre. Ce n'est pas que l'empire de la vertu soit absolu : ses sujets ont beaucoup à redouter de la part du dieu du crime , car ils sont toujours obligés de paroître en public avec des armes propres à le combattre , et qui ne suffisent pas toujours pour lui résister. On arrêta , l'autre jour , un homme qui avoit commis plusieurs crimes , et l'on disoit hau-

tement qu'il falloit que le diable l'eût conduit à cet excès d'abomination ; il avoit cependant attaché à son col une sorte de cordon qui avoit été consacré par des Cucipatas , au dieu de bonté. Il tenoit d'une main des grains enfilés dans un autre cordon , qui avoient le pouvoir d'éloigner le moteur de ses forfaits, et de l'autre le poignard qui lui avoit servi à les commettre.

Je fus conduit hier dans une grande place , où une quantité prodigieuse de peuple témoignoit une joie extrême , en voyant brûler plusieurs de leurs semblables. L'habit singulier dont ils étoient revêtus, l'air satisfait des sacrificateurs

qui les conduisoient comme en triomphe, me les firent prendre pour des victimes que ces sauvages alloient immoler à leurs dieux. Quel fut mon étonnement, quand j'appris que le dieu de ces barbares avoit en horreur, non-seulement le sang des hommes, mais encore celui des animaux ! De quelle horreur ne fus-je pas saisi moi-même, quand je me ressouvins que c'étoit au dieu de bonté que des prêtres déréglés alloient faire ces odieux sacrifices ! Ces Cucipatas comptent-ils appaiser leur dieu ? L'expiation même doit plus l'offenser, que les crimes qui ont pu l'irriter contr'eux. Kanhuiscap, quelle horreur déplorable !

L E T T R E X V I I.

A U M Ê M E.

Aza continue de communiquer à son ami ses idées sur les connoissances philosophiques qu'il acquiert.

C E desir que tu paroiss avoir de t'instruire, fidele ami, me satisfait autant qu'il m'embarrasse. Tu me demandes des certitudes, des éclaircissemens sur les découvertes dont je t'ai fait part : tes doutes sont excusables ; mais je ne puis satisfaire à ce que tu exiges. Je l'eusse fait, il y a peu de tems. Je concevois les choses plus ai-

sément que je ne les écrivois, et mon esprit plus prompt que ma main, trouvoit l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyois la terre ronde; on me persuade à présent qu'elle est plate. De ces deux idées, ma raison n'en admet qu'une indubitable; qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une et l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le Soleil tourne autour de la terre, me disoit, il y a quelque tems, un de ces hommes qu'on appelle philosophes. Je le croyois, il m'avoit convaincu. Un autre vint, me dit le contraire. Je fis appeller le premier, et m'établis

pour juge de leurs différends. Ce que je pus apprendre de leurs disputes, fut qu'il étoit possible que l'une et l'autre planète fît cette circonvolution, et que l'ancêtre d'un des disputans étoit Alguasil.

Voilà tout ce que m'enseigne le commerce de ces gens, dont la science m'avoit d'abord surpris; l'estime particulière que l'on fait d'eux, est un de mes étonnemens. Est-il possible qu'un peuple si éclairé fasse tant de cas de personnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penser? Il faut que la raison soit quelque chose de bien rare pour lui.

Un homme pense singulièrement, parle peu, ne rit jamais,

raisonne toujours ; orgueilleux , mais pauvre , il ne peut se faire remarquer par des habits brillans : il y supplée , et se distingue par de vils lambeaux. C'est un philosophe , il a le droit d'être impudent.

Un autre , jeune encore , veut faire de la philosophie une femme de cour. Il la cache sous de riches habits , la farde , la pretentaille : elle est enjouée , coquette , les parfums annoncent ses pas. Les gens accoutumés à juger sur les apparences , ne la reconnoissent plus. Le philosophe n'est qu'un fat. Le soupçonner de penser , autant vaudroit l'accuser d'être constant.

Zaïs avoit des vapeurs , me disoit Alonzo , il leur falloit donner un prétexte. La philosophie en parut un plausible à Zaïs. Elle n'oublia rien pour passer pour philosophe. Elle se le croyoit déjà. Le caprice , la misanthropie , l'orgueil la mettoit en possession de ce titre. Il ne lui manquoit plus que de trouver un amant aussi singulier qu'elle. Elle a réussi.

Zaïs et son amant composent une académie. Leur château est un observatoire. Quoique déjà sur l'âge , dans ses jardins , Zaïs est Flore : sur son balcon c'est Uranie. De son amant disgracieux , autant que singulier , elle fait un Céladon. Que manque - t - il à un

spectacle aussi ridicule ? Des spectateurs.

La philosophie , Kanhuiscap , est moins ici l'art de penser , que celui de penser singulièrement. Tout le monde est philosophe ; le paroître n'est cependant pas , comme tu vois , une chose facile.

Fin du second Volume.

T A B L E
DES LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE,
Contenues dans ce second Volume.

L E T T R E X X V.

*D*ÉTerville instruit Zilia sur le sort d'Aza , qu'elle veut aller trouver en Espagne. Déterville , au désespoir , consent à ses desirs. Page 1

L E T T R E X X V I.

Zilia déterminée par les raisons

T A B L E. 277

de Déterville, se résout à attendre Aza. 13

L E T T R E X X V I I.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, et à quelle occasion. Noble fierté de Zilia, qui refuse les présens que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia. 20

L E T T R E X X V I I I.

Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'a jetée le spectacle de nos jardins, jets d'eau, &c. 37

L E T T R E X X I X.

Zilia moralise sur la vanité, la

frivolité et la politesse des François.

44

L E T T R E X X X .

Zilia se plaint à Aza de ce que Déterville évite de se remontrer auprès d'elle. Motif de sa tristesse à ce sujet.

60

L E T T R E X X X I .

Rencontre imprévue de Zilia et de Déterville. Leur entretien. Alarmes et soupçons de Zilia sur la fidélité d'Aza, dont elle a appris le changement de religion.

64

L E T T R E X X X I I .

Impatience de Zilia sur l'arrivée

T A B L E. 279

*d'Aza. Elle demeure avec Céline
et son mari , qui la répandent
dans le grand monde. Ses ré-
flexions sur le caractere des
François. 77*

LETTRE XXXIII.

*Suite des réflexions de Zilia sur le
caractere des François , sur-tout
à l'égard des femmes. 85*

LETTRE XXXIV.

*Zilia continue ses réflexions sur les
mœurs de la Nation Française.
92*

LETTRE XXXV.

*Déterville, avec une partie des ri-
chesses de Zilia , lui fait l'ac-*

280 T A B L E.

*quisition d'une terre, où, sans
l'avoir prévenue, il lui donne une
fête agréable.*

113

L E T T R E X X X V I.

*Transports de Zilia à la nouvelle
de la prochaine arrivée d'Aza.*

133

L E T T R E X X X V I I.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

*Arrivée d'Aza. Reproches de Zilia
à Déterville, qui s'est retiré à
Malte. Ses soupçons fondés sur le
froid de l'abord de son amant.*

138

T A B L E. 281

LETTRE XXXVIII.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

*Aza infidele. Comment et par
quel motif. Désespoir de Zilia.*

144

LETTRE XXXIX.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

*Aza quitte Zilia pour retourner en
Espagne, et s'y marier.* — 150

LETTRE XL.

*Zilia cherche dans la retraite la
consolation à ses douleurs.* 154

282 **T A B L E.**

L E T T R E X L I .
E T D E R N I E R E .

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Paris.

*Zilia témoigne à Déterville la
constante résolution où elle est
de n'avoir jamais pour lui d'autres
sentimens que ceux de l'amitié.*

161

L E T T R E S
D' A Z A .

AVERTISSEMENT. Page 170

L E T T R E P R E M I E R E .

A Z I L I A .

Aza informe Zilia de l'espérance

T A B L E. 183

où il est de la revoir bientôt , et
des efforts qu'il a opposés à la
violence des Espagnols. 175.

L E T T R E I I.

A Z I L I A.

Désespoir d'Aza trompé par les
promesses des Espagnols. Il se
flatte de venger Zilia. 187.

L E T T R E I I I.

De Madrid.

A K A N H U I S C A P.

Aza peint à son ami la cruelle
situation de son cœur. 192

L E T T R E I V.

A U M Ê M E.

Alarmes d'Aza sur le sort de Zilia,

284 T A B L E.

*dont il a eu de funestes pré-
sages.* 197

L E T T R E V.

A U M Ê M E.

*Aza conçoit l'espérance de recevoir
de Kanhuiscap des nouvelles de
Zilia.* 201

L E T T R E V I.

A U M Ê M E.

*Les inquiétudes d'Aza sont calmées
par les nouvelles que son ami lui
donne de Zilia.* 204

L E T T R E V I I.

A U M Ê M E.

*Aza chez Alonzo, qui l'instruit des
mœurs des Espagnols.* 208

T A B L E. 285

L E T T R E V I I I.

A U M Ê M E.

*Aza peint à son ami le caractere
d'Alonzo.* 215

L E T T R E I X.

A U M Ê M E.

*Mœurs et conduite des Espagnols ;
tout autres en Espagne qu'au
Mexique.* 220

L E T T R E X.

A U M Ê M E.

*Réflexions d'Aza sur la variété du
goût des Espagnols.* 225

L E T T R E X I.

A U M Ê M E.

*Aza continue ses réflexions sur les
vices des Espagnols.* 235

186 T A B L E.

L E T T R E X I I.

A U M Ê M E.

Continuation du même sujet. 240

L E T T R E X I I I.

A U M Ê M E.

*Embarras et fausses idées d'Aza
sur les principaux dogmes du
Christianisme.* 244

L E T T R E X I V.

A U M Ê M E.

*Zilia toujours présente au souvenir
d'Aza, au milieu de ses réflexions.
Intrigues et hypocrisie des femmes
Espagnoles.* 252

T A B L E. 287

L E T T R E X V.

A U M Ê M E.

*Aza , mieux instruit sur la nature
des astres et dû tonnerre , re-
vient des anciens prejugs de sa
nation.* 260

L E T T R E X V I.

A U M Ê M E.

*Pratiques de religion hypocrites et
superstitieuses chez les Espa-
gnols. Réflexions sensées d'Aza
sur les Auto-da-Fé.* 264

L E T T R E X V I I.

A U M Ê M E.

Aza continue de communiquer à

*son ami ses idées sur les con-
noissances philosophiques qu'il
acquiert*

270

Fin de la Table du second Volume.

